

ROMAN

Eliette Abécassis
désacralise l'amour
maternel

Page F 5



ESSAI

Chroniques
d'un temps loufoque
de François Ricard

Page F 7



LE DEVOIR

LIVRES

CABIER
F

ILLUSTRE TCHÉKHOV

CATHERINE MORENCY

Après des années passées en Europe à parcourir la Russie et l'œuvre de Tchekhov, le journaliste Roch Côté partage dans un album savamment illustré ses impressions comme sa connaissance d'un legs auquel il répond avec rigueur et sensibilité.

Minutieusement produit, *Anton Tchekhov. Une vie illustrée* est beaucoup plus qu'un simple hommage. Véritable plongée dans la vie et les écrits du prosateur et dramaturge russe, le parcours que propose Côté puise aux sources de la biographie, de l'essai et de l'étude sans toutefois se confiner dans l'un ou l'autre de ces genres. De l'aveu même de son auteur, «il s'agit bien du livre d'un amateur au meilleur sens du terme, c'est-à-dire d'une personne qui aime. Qui aime assez pour composer, avec les outils de son métier de journaliste et une grande variété de matériaux, son propre portrait d'Anton Tchekhov.»

Peintre de la vie moderne

Roch Côté arpentera les rues mornes et vides de Taganrog, ville natale de Tchekhov, traquant chaque détail d'une enfance assombrie par un père violent et une pauvreté menaçante. Il ira ensuite admirer la façade renouée du Théâtre d'art de Moscou — où Stanislavski fit vivre *Oncle Vanja*, *Les Trois Sœurs* et *La Cerisaie* —, puis les verts jardins de Mélikhovo et de Yalta, retraites où Tchekhov trouva, parallèlement à sa pratique de la médecine, le calme nécessaire à l'écriture et au repos de la convalescence. Tout en récoltant un nombre impressionnant de photos, de manuscrits et d'informations pertinentes sur les lieux et les circonstances qui marquèrent la vie de celui qui, «sous des dehors un peu froids, cache une âme meurtrie par le malheur d'autrui», le reporter approfondit sa perception de la psyché tourmentée d'où naîtra l'une des peintures les plus justes que la littérature ait produite de la nature humaine.

Atteint de tuberculose dès 1897, Tchekhov connaît la maladie et la déchéance pour les avoir côtoyées de près depuis sa première visite dans les bagnes infects de Sakhaline en 1890, après quoi il n'aura de cesse d'aider bénévolement ses compatriotes touchés par la famine, la pauvreté et le choléra. Oscillant entre une mélancolie qui parfois le paralyse et une philanthropie qui le pousse à s'oublier pour venir en aide à tous, l'auteur d'*Au crépuscule* constitue un fascinant paradoxe que Roch Côté tente incessamment de cerner. «D'un naturel doux et réfléchi, il arrive souvent à Tchekhov de manifester de l'impatience, une envie irrésistible de bouger, de voir des choses nouvelles, d'aller ailleurs; eût-il été tenté par le grandiose ou le récit d'aventure, la maladie aurait ramené son attention vers les questions centrales de l'existence et à ce sentiment, si souvent exprimé dans son théâtre et ses récits, de la déroute de l'individu devant le chaos sinon l'absurdité de sa propre vie.» C'est

en visitant les trous noirs et les chutes du pénétrant esprit que le commentateur arrive à en révéler l'intrigante complexité.

Ainsi, le reporter s'achemine à travers les projections de l'écrivain qui doute de lui tout en s'étonnant de sa renommée croissante. Attentif aux révélations livrées par Tchekhov dans sa correspondance comme à sa sensibilité presque mystique devant les manifestations de la nature, Côté note qu'«il y a quelque chose de baudelairien et de païen dans cette forme de sacralisation de la nature. Elle est un temple à l'intérieur duquel, pour peu que l'on soit sensible à son envoûtement, on peut espérer retrouver la grâce de vivre dans la beauté des choses», écrit-il en réponse à ce passage de *L'Homme à l'étui*: «Lorsque, par une nuit de lune, on aperçoit la large rue d'un village avec ses isbas, ses meules de foin, ses saules endormis, l'âme s'apaise; dans cette paix et dans les ombres de la nuit, à l'abri des labeurs, des soucis et du chagrin, elle est douce, triste et belle; il semble que les étoiles mêmes la regardent avec tendresse, que le mal n'existe pas sur terre et que tout y est bien.»

Un critique en embuscade

Lecteur infatigable et lucide, Côté sait débusquer l'angoisse tapie derrière la contemplation, prenant les détours qui s'imposent pour saisir l'ampleur de l'ambiguïté tchékhovienne, résumée en ces termes par le critique Vladimir Kataïev: «Ses récits sont empreints de cette poésie de la recherche interrompue de réponses à des questions auxquelles aucune réponse n'est donnée, et pour lesquelles peut-être aucune réponse n'existe.» Bien entendu, la lecture de Nietzsche, Tolstoï, Maupassant et d'autres voyants le guidera dans cette quête d'authenticité que rien en lui ne dément; mais le Tchekhov qui nous est présenté ici est aussi le journaliste Antocha Tchekhovité s'aignant les crocs dans de petits journaux satiriques avant de devenir le «génie du laconisme, sabreur, adversaire du grand

VOIR PAGE F 2: TCHÉKHOV

«Il s'agit bien du livre d'un amateur
au meilleur sens du terme, c'est-à-dire
d'une personne qui aime.»

Tchékhov
a toujours l'air de se tenir
en embuscade et de dépister
les espoirs humains.



ILLUSTRATION CHRISTIAN TIFFET

LIVRES

TCHÉKHOV

SUITE DE LA PAGE F1

style et des effets littéraires [...] qu'admireront plusieurs de ses contemporains, dont le philosophe russe Léon Chestov, qui remarque que, dans ses nouvelles, Tchekhov a toujours l'air de se tenir en embuscade et de dépister les espoirs humains.

Extrême fragilité

Mais par-dessus tout, c'est peut-être l'extrême fragilité de Tchekhov que vient éclairer cet ouvrage, Roch Côté s'employant à descendre l'auteur du piédestal où l'a installé la modernité pour laisser parler librement les questionnements et les hésitations d'une œuvre à jamais ouverte. À l'instar de Virginia Woolf, il semble croire que «Tchekhov ne fait pas partie de ces génies imparables et écrasants qui vous font ployer, que vous soyez rigide ou flexible, dans la direction où souffle leur esprit. Il est à notre niveau, il n'a rien d'un héros. Il sait que la vie moderne est remplie d'une indéfinissable mélancolie, de malaise, de relations étranges qui engendrent des émotions qui sont à moitié absurdes et néanmoins pénibles et que, pour toutes ces impulsions et ces bizarreries, l'absence de conclusion est beaucoup plus normale que tout ce qui va à l'extrême.»

C'est cette absence luxuriante que tente de rejoindre le grand reportage de Roch Côté, dans un parcours foisonnant, intime et fidèle à l'infinie générosité de son objet.

Collaboratrice du Devoir

ANTON TCHÉKHOV.

UNE VIE ILLUSTRÉE

Roch Côté

Fides

Montréal, 2005, 176 pages

PIERRE-YVES LEMIEUX

C'est à Benoit Brière que je dois mon tout dernier émoi tchékhovien.

Il y a quelques mois, pour venir en aide à la petite salle de Val-Morin, j'avais accepté qu'on donne une lecture de ma pièce *Monsieur Smytchkov*, un solo inspiré d'une nouvelle du grand auteur russe et que j'avais voulu fidèle à ce que j'aime chez lui. Mon Tchekhov, car chacun a le sien, ne fait pas de tape-à-l'œil, pas de grands effets, il arrive sans prétention, à coups de petits riens, à nous déchirer le cœur plus brutalement que les plus sanglantes des pièces. *Monsieur Smytchkov* est un moment de théâtre tout doux, un discret morceau de bravoure. Un musicien raconte le départ de sa femme qui a fui avec un autre. C'est un petit bonhomme drôle, émouvant et des plus attachants. Un rôle en or pour Benoit Brière. Cependant, le jour de l'événement, sur l'autoroute, le doute me tombe dessus. Mon *Smytchkov* n'aura pour se défendre qu'un lutrin, un chapeau et son trop grand amour. Un grand amour, en 2005! Et sans excès! Pas d'hystérie dépressive, pas de tentative de meurtre, pas même un petit suicide pour

la finale. Une pièce avare de coups de feu ou de poignards fous. C'est que, chez mon Tchekhov, il n'y a pas ce genre de choses. Un suicide de coulisses est annoncé discrètement et ne change rien dans l'immédiat, ils recommenceront à vivre sans trop savoir pourquoi. Les coups de feu sur scène manquent leur cible. Les crises de nerfs se résorbent et l'on retourne travailler. Les petits et grands moments de la vie qui s'écoule. Cette pensée ne dissipait tout de même pas mes doutes.

Je me suis alors demandé ce qu'il écrirait aujourd'hui, Anton? Des comédies brillantes qui ne seraient jouées que l'été et jugées faciles. Des pièces «en saison» pas assez trash pour répondre au goût du jour. Il pesterait parfois devant ses nouvelles créations et, pour ne pas avoir l'air d'un autre grincheux, il filerait s'occuper de son jardin ou vers les saunas et les clubs échangistes. Car il était paraît-il grand amateur de bordels. Il ferait du bénévolat pour des



ARCHIVES DU MUSÉE DU THÉÂTRE D'ART DE MOSCŪ

Anton Tchekhov en 1888, l'année où il reçoit le prix Pouchkine pour le recueil *Au crépuscule*.

causes multiples, dont son art, en se cassant la tête pour joindre les deux bouts. «*Kopecs maudits kopecs*». Comme il ne croyait pas qu'il est du devoir de l'artiste de poser des jugements, de trancher sur le bien ou le mal, sur comment vivre ou ne pas vivre, il ne se lancerait pas dans la philosophie ou la politique.

Il écrirait donc sans doute la même chose. Des hommes infidèles, des femmes volages, des grotesques, des bons, des intelligents, des prétentieux, des généreux, le cirque humain.

Il écrirait la beauté qui s'échappe, le non-sens. La vie magnifique faite d'ennui, de douceurs, de malheurs. Il écrirait surtout des silences comme lui seul sait le faire.

Des silences

En arrivant à Val-Morin, je me disais que des silences, il y en avait beaucoup dans la partition de *Smytchkov*, c'était déjà ça. La petite synagogue avec en toile de fond la forêt assombrie et les brumes semblait poser pour un tableau de Lévitane, grand ami

de Tchekhov. À l'intérieur, les gens s'étaient engouffrés sous une pluie sibérienne. Benoit a commencé, comme Tchekhov aurait aimé, franc et direct! Et par la suite en jouant superbement bien des silences. Ceux du conteur habile, ceux plus secrets du personnage, tissés de plaisirs ou de douleurs. Silences de ses absences, car parfois, trop imprégné du souvenir, *Smytchkov* nous oublie, nous laissant au craquement d'une poutre, au sifflement du vent, à un soupir échappé. Et au milieu de cette musique, le merveilleux encore une fois s'est produit, cet instant de grâce tchékhovien, indescriptible, pour lequel on travaille tant et que l'on voudrait vainement recréer. Quel bonheur. Fait d'une partition vraie, du jeu d'un grand acteur, de l'écoute d'un public qui ne désire rien d'autre que cet éphémère plaisir, il valait bien toutes les inquiétudes. C'est pour cet instant précieux que je reviendrai toujours vers Tchekhov. Pour le temps qui s'échappe, la vie qui passe imperceptiblement, tel un hommage à la durée.

Dramaturge, l'auteur a beaucoup fréquenté l'œuvre de Tchekhov dans sa carrière.

La Corée du Sud, invitée de la Foire de Francfort

Vient de changement à la 57^e Foire de Francfort, qui a ouvert ses portes mercredi dernier et court jusqu'au dimanche 23 octobre. À l'instar du bouleversement gouvernemental, c'est un nouveau directeur, Juer-

gen Boos, qui en a donné le coup d'envoi avec Lee Haechan, premier ministre du pays invité d'honneur, la Corée du Sud.

Le directeur a fait part de son intention d'ouvrir la manifestation aux «secteurs de la science et de l'information» et de renforcer les liens avec le cinéma et la télévision. Une première tentative d'«exportation» de la foire est également prévue au Cap, en Afrique du Sud, dès janvier 2006.

Malgré la concurrence de la foire de Londres, qui gagne en puissance, Francfort demeure un incontournable avec 7223 exposants au rendez-vous cette an-

née, contre 6600 en 2004, et plus d'une centaine de pays représentés. Une affluence record.

Les stands très courus de la Corée du Sud proposent notamment une maquette géante de la cité du livre de Paju, étonnant complexe «industrialo-éditorial» à une trentaine de kilomètres de Séoul. Des 62 auteurs coréens présents, beaucoup, comme Yi Mun-yol ou Kim Hye-soon, attirent un public substantiel. D'une façon générale, on est surpris par l'élégance des ouvrages coréens comme par le professionnalisme de maisons comme Hyeonamsa ou Munhakdongne, l'éditeur de Le Clé-

zio ou Modiano, surnommé le Gallimard coréen. Selon le Syndicat national de l'édition, la Corée du Sud est le troisième client de l'édition française derrière l'Italie et l'Espagne.

Il est trop tôt pour savoir quels ouvrages feront l'objet d'enchères importantes. Les agents ont néanmoins commencé à faire circuler un certain nombre de manuscrits, parmi lesquels *The Housekeeper*, un premier roman de la jeune Américaine Melanie Wallace, et un récit en anglais sur la condition des femmes en Iran de Dalia Sofer.

Parmi les «nouveaux narrateurs» français remarquables des

étrangers, outre les Amélie Nothomb ou Eric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel), on trouve des valeurs montantes comme Olivier Adam (L'Olivier), Emmanuelle Pagano (POL) ou Michèle Lesbre (Sabine Wespieser).

Innovation de la foire, un prix du meilleur agent littéraire sera décerné pour la première fois en 2006. Le traditionnel prix de la paix, quant à lui, revient à l'écrivain turc Orhan Pamuk. En 2006, c'est l'Inde qui devrait être l'invitée d'honneur.

Le Devoir
Avec Le Monde

L'AGENDA DES FEMMES 2006

Femmes et logement



12,95 \$ • photographies • reliure spirale • bottin des ressources • la semaine en un coup d'œil

Enfin disponible chez votre libraire !

les éditions du remue-ménage

Crise du logement, hausse des loyers, discrimination, quartiers menacés...

Des conditions difficiles, mais aussi des solutions innovatrices et des projets parfois spectaculaires réalisés par des femmes.

Des textes inédits provenant du Québec, du Canada français, d'Algérie, d'Égypte, de Chine et du Burkina Faso.

Les Presses de l'Université de Montréal

Finalistes au prix du Gouverneur général 2005

Paul Bleton et Mario Poirier

Le vagabond stoïque

Louis Hémon

266 pages • 29,95 \$
Coll. Socius



«Cet essai passionnant, multidisciplinaire, montre avec brio qu'il est possible de renouveler et d'approfondir la lecture d'un classique en le situant dans ses nombreux contextes. Paul Bleton et Mario Poirier rafraîchissent considérablement notre approche du littéraire et rendent enfin à l'auteur de Maria Chapdelaine tout l'éclat de ses origines.»

Les membres du jury



Éric Méchoulan
Le livre avalé
De la littérature entre mémoire et culture

542 pages • 44,95 \$
Coll. Espace littéraire

«Avec cette interprétation érudite de quelques-uns des plus beaux fragments du grand labyrinthe de l'histoire de la littérature – avènement de la femme «civilisatrice», reconnaissance juridique des droits d'auteur, fabrication de la culture populaire –, Éric Méchoulan démontre habilement comment la littérature existe en fonction du passage de la société de mémoire à la société de culture.»

Les membres du jury

PUM
www.pum.umontreal.ca

Université de Montréal

Le salon de la philosophie et des sciences humaines



TABLES RONDES

mercredi 26 octobre, 19h00

Thème : De qui, de quoi êtes-vous le contemporain ?

INVITÉS

Martine Delvaux (Professeur de littérature, UQAM), Alain Médam (Sociologue, écrivain, directeur de recherches, CNRS Toulouse), Simon Harel (Professeur de littérature, UQAM), Frédéric Bouchard (Professeur de philosophie, Université de Montréal)

jeudi 27 octobre, 19h00

Thème : L'avenir de l'édition de fonds

INVITÉS

Giovanni Calabrese (Éditions Liber), Micheline Gauthier (Éditions Liber), Julie Mongeau (Éditions Écosociété), Paul Bélanger (Éditions du Noroît), Gaston Bellemare (Éditions Écrits des Forges), Denis Vaugeois (Éditions du Septentrion), Jean-François Nadeau (journaliste au Devoir)

Librairie Monet 2752, de Salaberry • Galeries Normandie
Montréal, Qc • H3M 1L3
(514) 337-4083 • www.LibrairieMonet.com

Félicitations à nos finalistes !

Prix du Gouverneur général
catégorie Jeunesse – illustration



PIERRE PRATT
Le jour où Zoé zozota

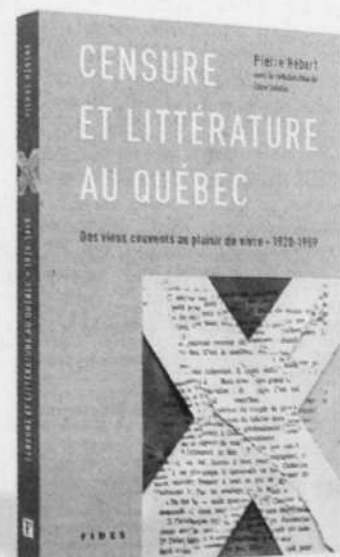


ISABELLE ARSENAULT
Le cœur de Monsieur Gauguin
Texte de Marie-Danielle Croteau



Les 400 coups

Prix Alphonse-Desjardins 2005



Pierre Hébert
Censure et littérature au Québec

Des vieux couverts au plaisir de vivre - 1920-1959

258 pages • 29,95 \$

F
FIDES

www.editionsfides.com

LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

Écrire pour fixer
des limites à un gouffre

Suzanne Giguère

« **J**e crois qu'il faut s'inventer plusieurs vies de surface si on veut sauter sa vie en profondeur », dit l'un des personnages féminins des *Fugueuses*. De génération en génération, les femmes d'une même famille, victimes de violences physiques et psychologiques, se rejoignent la même scène de la fuite. Elles fuient pour conjurer leurs peurs.

Dans un roman enlevé, rempli d'émotion, Suzanne Jacob nous entraîne dans les arcanes obscurs de l'hérédité. Derrière la surface des pages, la romancière dessine une suite de souvenirs obsédants, de choses regardées et fuyantes, de désirs, de ressentiments, éclairée par un geste, une rencontre, une évocation rêvée, une réflexion sur l'écriture. Et c'est toute une pensée en mouvement qui se profile.

Pour Nathe et Alexa, il est déjà loin le temps du jeu des aromates où elles s'amusaient, les yeux bandés, à deviner le parfum passé sous leur nez: une tige de géranium, un bâton de vanille, une branche d'eucalyptus.

« Il n'y a que des vies étouffées dans cette maison », lance Alexa à sa sœur cadette. Quel secret invouable leur mère Emilie a-t-elle enfoui au fond d'elle-même? Pourquoi, chaque fois qu'elle est sur le point de le révéler, s'évanouit-elle? Les adolescentes en pleine crise identitaire veulent éclairer les pans sombres de leur histoire familiale. Elles quittent Carouges (banlieue de Québec) et fuient vers le Nord québécois (Aiguebelle) chez leurs grands-parents, avec l'intention de redessiner leur propre récit en restituant à la langue les histoires muettes de leur lignée.

Pendant ce temps, l'effondrement des tours du World Trade Center à New York fait céder en Emilie un embâcle. En thérapie depuis des années, se confiant à l'occasion au Mister Quaker de sa boîte de gruau, Emilie n'arrive pas « à mettre à mort » ce qu'elle porte d'invivable en elle-même. « La répétition de petits désastres dans sa vie personnelle avait fini par constituer un désastre définitif du désir chez elle. » Et si elle avait transmis à Alexa et à Nathe ce même système d'anéantissement du désir?

Elle commence à peine à entrevoir les sentiments qui la traversent. Sa fugue la conduit auprès de sa mère Fabienne dont elle est séparée depuis vingt ans. Au détour d'un aveu, elle apprend que, pour calmer ses peurs, sa mère fugue

elle aussi, à sa manière: « [...] il peut encore arriver que le timbre d'une voix, l'échancrure d'un ciel, à l'aube ou au crépuscule, que la soie d'un parfum, d'un arôme, d'un goût, le goût d'une bouchée de fromage, du Cantal par exemple [...] te fassent coïncider avec la vie. »

L'évocation de sa sœur Stéphanie, morte trop tôt, vient rompre ce qui résistait encore en Emilie. Stéphanie est la seule de la tribu à avoir choisi de mettre un terme à l'emprise de la peur en se révoltant contre tous ceux qui voulaient l'empêcher d'accomplir son destin.

Le roman à couches multiples, sinueux, se referme avec l'histoire de l'aïeule Blanche, qui jadis a aimé une femme. À quatre-vingts ans passés, elle quitte sa petite maison de Vancouver « enchevêtrée dans les rosiers et les chèvrefeuilles » pour rentrer définitivement à Aiguebelle. À sa demande, Nathe, son arrière-petite-fille, orchestre « la dernière fugue » du récit. Elle met Blanche et sa compagne Inuk, Aanaq, dans un canot. Ensemble elles glissent vers les aurores boréales. « On n'entend plus que les clapotements de l'eau et les froissements des nuages. »

Les mots servent à « fixer des limites à un gouffre », écrit Suzanne Jacob dans son essai *La Bulle d'encre*. Le roman est écrit sur un ton grave, avec toute la force qu'exige ce thème de la traversée de la peur, et la romancière ne peut manquer de toucher profondément le lecteur quand elle mêle aux cris muets des *Fugueuses* ceux des mères algériennes au pire de la tragédie qui a endeuillé le pays pendant la décennie 1990. L'écrivaine à l'esprit nomade transporte avec elle des histoires, invente et crée. L'écrivaine humaniste et féministe explore le rapport de la conscience individuelle au monde.

Style vigoureux

Depuis son premier roman, Suzanne Jacob n'a cessé de « chercher à montrer que la fiction a pour rôle de créer des écarts, des failles, du jeu » (*La Bulle d'encre*). Les monologues intérieurs des *Fugueuses* s'emboîtent les uns dans les autres, se superposent, s'enchevêtrent dans une spirale ascendante étonnante. Le récit savamment compliqué requiert, il est vrai, une lecture attentive. Mais on est vite conquis par les personnages vraisemblables, pleins de vitalité, par l'humour, l'écriture et le style vigoureux du roman.

Deux fois lauréate du prix du Gouverneur général, en roman et en poésie, Suzanne Jacob nous donne encore une fois avec *Fugueuses* une grande leçon de littérature. Et d'écriture.

Collaboratrice du Devoir

FUGUEUSES

Suzanne Jacob

Boréal

Montréal, 2005, 328 pages

La tyrannie mensongère de la beauté

GUYLAINE MASSOUTRE

Il y a eu un temps où la physiologie décidait de la personnalité. Puis des analyses cinglantes de sociologues ont mis à plat préjugés, modes et conformisme. L'habit ne ferait plus le moine? En 1991, De Noël publiait le *Martyre des affreux* de Jean Héritier. La tyrannie de la beauté y était dénoncée sous un angle original.

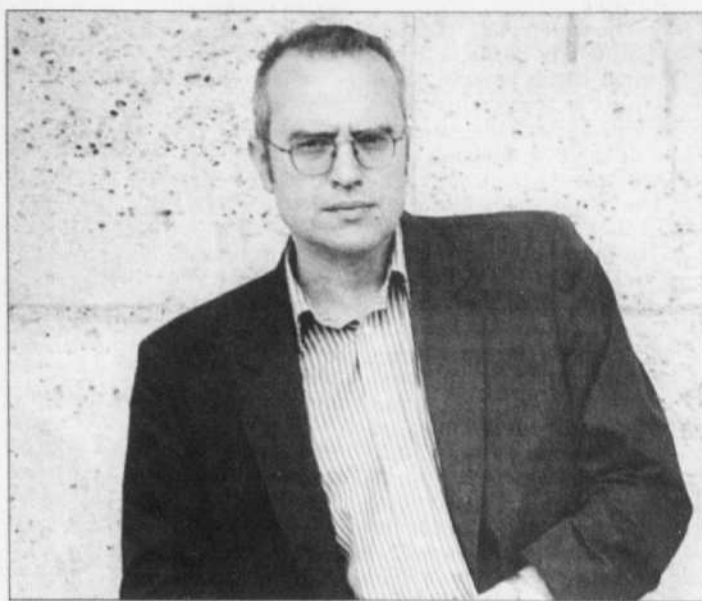
Si le sujet a été peu repris depuis, les modèles du corps acceptable se sont bel et bien multipliés. À sa manière, Richard Millet reprend la question dans *Le Goût des femmes laides*, au titre provocant et ambigu. Poursuivant l'étonnante mise en fiction de son minuscule village corrézien, Viam, nommé Siom dans l'œuvre, il donne la parole à l'un de ses disgraciés habitants qui, doté d'une sensibilité d'artiste, n'en constitue pas moins un avatar de Siomois.

Avec l'art de surprendre, Millet possède le talent de se fondre dans la peau de son personnage — une constante dans ses livres. Comment pense celui qui la nature tient loin de la séduction qui le hante? Comment fera-t-il bonne figure, affligé d'un visage aux traits ingrats ou quelconques, face à la concurrence de l'homme vamp, sophistiqué et parisien? Ce roman senti et habité en nombre ne prône pas pour autant la métamorphose de l'affligé.

Le conte de l'homme laid

Millet a habité ses lecteurs au traitement approfondi d'une situation. Sa narration réussit à effacer la limite entre auteur et personnage. Non qu'il y ait de confusion à faire, mais la question de l'humiliation, à qui se voit refusé un immense besoin, dépasse la vision du personnage. Mal-être ou maîtrise du désir, pudibonderie ou mensonge pieux, le laid transporte sa tristesse comme un destin maudit. En somme, un personnage de Millet est un humain, point.

Il est inouï — comme dans *Vies minuscules* de Pierre Michon — qu'un petit village aux mœurs plutôt austères et méfiantes envers le



Richard Millet

« progrès » réussisse à figurer, dans le drame de chacun, l'omnipotente transformation de l'Occident. Dans *Le Goût des femmes laides*, le personnage frotte ses désirs au monde qui le repousse ou qui l'accepte par défaut. Et toute perception d'un tel être de désir est entachée par le miroir de la laideur, qui restreint les penchants, fait avorter les rêves, limite la vie sexuelle, bref, entrave la jouissance. La conscience, elle, applique sa dérision, son ironie aux frustrations qui renvoient leurs grimaces au narcissisme en miroir.

Ainsi, le vilain petit canard — « de limassou », « le crapoulaud », comme on dit encore dans ces terres hautes — fait son initiation à l'instar des autres personnages de Millet. Il s'aperçoit que son orgueil mortifié peut bâtir un édifice de haine sur lequel compter. Étrange dignité compensatoire, la douleur de vivre trouve à se fixer sur la disgrâce des oubliés, des rougeauds et des benêts.

Expiation de l'éternel tourment

On dira que Millet retourne trop le couteau dans la plaie, tant cette fatalité, ce défaitisme pèse lourd sur ses pages centrées. Quand

chagrins. Si les forces obscures sont impenétrables, comme le dit la tradition autour de la petite église, cela vaut à chacun un talent minuscule, que seuls certains exploitent: la musique, l'écriture ou l'art. Admirable, la verve de Millet épouse les ramifications intelligentes de la laideur souterraine aux perceptions. La faute originelle y pousse comme un chêne, jetant ses ombres archaïques sur des créatures douces. Que faire de ces corps imparfaits, dans lequel le chaos jette aussi la connaissance de la beauté?

Un monsieur attendait

Réponse sur un autre plan chez Robert Bober, qui publie *Laissées-pour-compte*. Histoire faussement naïve de trois vestes bien taillées dans le quartier juif du Sentier, le récit campe un Paris de Prévert et Queneau ressuscités. Chansons toutes simples et refrains populaires, ambiances de cabaret et de films, Bober se souvient de tout ce Paris des tailleurs, rescapés de l'Holocauste comme Bober enfant orphelin.

On se rappelle la Pologne des hassidim, on tâte les tissus, on nomme les modèles, les petites mains courent entre essayages et transactions. Rien de plus précis que cette mémoire des choses sans prix, sauf à dire le bonheur des petits riens. Cet ouvrage, qui fait suite au précieux et modeste *Quoi de neuf sur la guerre?*, paru il y a onze ans, rappelle que Bober fut l'ami de Georges Perec. Il y a de l'un dans l'autre, encore la pour évoquer un vrai Paris des quartiers, où il n'était pas nécessaire de naitre beau pour frapper l'œil d'un Doisneau.

Collaboratrice du Devoir

LE GOÛT
DES FEMMES LAIDES

Richard Millet

Gallimard

Paris, 2005, 197 pages

LAISSÉES-POUR-COMPTÉ

Robert Bober

P.O.L.

Paris, 2005, 236 pages

Vous êtes cordialement invité(e) à rencontrer

JEAN BARBE

lauréat du Prix des libraires du Québec 2005
auteur de
**Comment devenir un monstre et
Comment devenir un ange**
publiés chez Leméac éditeur

Cette rencontre sera animée par
Christine Michaud, chroniqueuse littéraire
à *Salut Bonjour week-end*
et *Rythme FM Québec*.

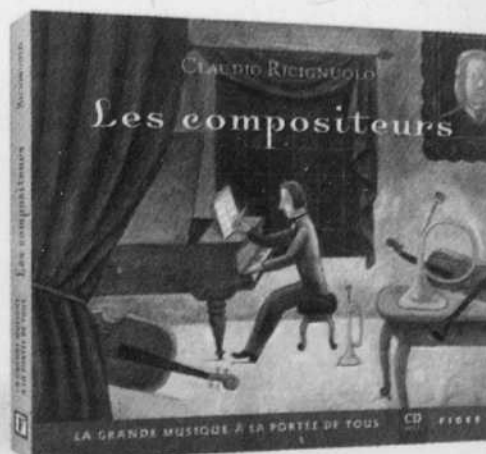
Vous êtes attendus à 17 h
Le jeudi 27 octobre 2005
à la **Librairie Alire**



Librairie indépendante agréée
Place Longueuil
825, rue Saint-Laurent Ouest
450 679-8211

Luc Melanson, finaliste du
Prix du Gouverneur général

Catégorie illustration



Claude Ricignuolo • Les compositeurs

La grande musique à la portée de tous

CD et livre • 120 pages • 29,95 \$

www.editionsfides.com

PALMARÈS
LIVRES
ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 11 au 17 octobre 2005

ROMAN

- HARRY POTTER ET LE PRINCE DE...**
J.K. Rowling (Gallimard)
- NOIR DESTIN QUE LE MIEN**
Massoud Al Rachid (Leméac)
- UNE BELLE MORT**
Gil Courtemanche (Boréal)
- LE ROMAN DES JARDIN**
Alexandre Jardin (Grasset)
- ANGES ET DÉMONS**
Dan Brown (JC Lattès)
- LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL**
Khaled Hosseini (Belfond)
- COMMENT DEVENIR UN ANGE**
Jean Barbe (Leméac)
- VOUS REVOIR**
Marc Lévy (Robert Laffont)
- MEURTRES À LA CARTE**
Kathy Reichs (Robert Laffont)
- AVANT LE GEL**
Henning Mankell (Seuil)

LIVRE DE POCHE

- DA VINCI CODE**
Dan Brown (Pocket)
- BOIS TON THÉ FORT, TU VAS PISSER...**
Fred Pelépin (Sarrazine)
- ET SI C'ÉTAIT VRAI!**
Marc Lévy (Pocket)
- UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI**
Gil Courtemanche (Boréal)
- UN PETIT PAS POUR L'HOMME**
Stéphane Dompierre (Québec Amérique)
- HISTOIRE DE PI**
Yann Martel (XYZ)
- HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix**
J.K. Rowling (Gallimard)
- LES PILERS DE LA TERRE**
Ken Follet (Livre de poche)
- AMOS DARAGON T. 1**
Bryan Perro (Intouchables)
- L'ALCHIMISTE**
Paulo Coelho (Livre de poche)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- ASTÉRIX T. 33 LE CIEL LUI TOMBE...**
R. Goscinny / A. Uderzo (Hachette)
- ALIMENTS CONTRE LE CANCER**
Richard Béliveau (Trécarré)
- LE GUIDE DE L'AUTO 2006**
Collectif (Trécarré)
- SUOKU**
Sylvain Landry (Homme)
- RECETTES DE JANETTE**
Janette Bertrand (Libre Expression)
- MA VIE BLEU-BLANC-ROUGE**
J. Béliveau / A. G. Turawicz (Hurtubise HMH)
- 100 SUOKU**
Wayne Gould (First)
- LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2006**
Collectif (Larousse)
- PETIT COURS D'AUTODÉFENSE...**
Normand Baillargeon (Lux)
- MOM**
N. Lester / G. Ouellet (Intouchables)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- A MILLION LITTLE PIECES**
James Frey (Anchor)
- A BREATH OF SNOW AND ASHES**
Diana Galabon (Doubleday Canada)
- TWISTED**
Jonathan Kellerman (Ballantine)
- ECHOES**
Danielle Steel (Dell)
- KNIFE OF DREAMS**
Robert Jordan (Tor)
- LONDON BRIDGES**
James Patterson (Warner Books)
- STAR WARS: LABYRINTH OF EVIL**
James Luceno (Ballantine)
- PRIDE AND PREJUDICE**
Jane Austen (Penguin)
- FREEDOMLAND**
Richard Price (Dell)
- SHOPALIC & SISTER**
Sophie Kinsella (Dell)

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetez à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdocasion@bellnet.caNOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Les Éditions du remue-ménage

félicitent **Denyse Baillargeon** récipiendaire du
Prix Lionel-Groulx - Fondation Yves St-Germain
de l'Institut d'histoire de l'Amérique française pour
Un Québec en mal d'enfants
La médicalisation de la maternité, 1910-1970



Disponible chez votre librairie

LITTÉRATURE

THRILLER

H₂O inc. ou irriguer les États-Unis avec l'eau du lac Saint-Jean

FRANÇOIS PATENAUDE

«Les eaux du Canada ne sont pas à vendre [...] Mais tôt ou tard, nous devons aider nos voisins du Sud. C'est une réalité que nous devons regarder en face, dans un proche avenir.» Ce commentaire que l'auteur du livre *H₂O inc.* fait dire, dans son roman, au premier ministre du Canada, nous risquons de l'entendre de la bouche même de Paul Martin dans les mois à venir. Et ses répercussions seront énormes.

Le livre *H₂O inc.*, œuvre de l'ex-présidente de Greenpeace, Varda Burstyn, traite d'un enjeu majeur qui touchera le Canada très bientôt: le besoin des États-Unis en eau douce. Dans le Midwest et le Sud-Ouest américains, les sécheresses se succèdent, les agriculteurs manquent d'eau et les changements climatiques n'amélioreront rien. La solution semble déjà choisie pour les Américains: importer l'eau du Canada par pipeline...

Mais qui seront les promoteurs d'un tel projet? Quelles seront leurs motivations? Comment le tout sera-t-il présenté à la population? C'est à ces questions que Mme Burstyn s'attaque dans son polar-écologie, qui se déroule dans la première décennie du XXI^e siècle.

Importer l'eau du Canada

Un riche homme d'affaires américain, William Greele, met en place un consortium (Amwatco) en vue d'importer de l'eau du Canada. Amwatco choisit de s'installer au Québec, à la fois parce que la ressource y est abondante et parce



qu'il mise sur la «différence» québécoise pour l'isoler politiquement du reste du Canada. C'est au Lac-Saint-Jean que le consortium compte installer son pipeline et ses usines d'embouteillage. Mais le projet est accidentellement découvert par deux personnes au Québec et aux États-Unis, et la résistance des écologistes s'organise. On suit alors à la fois les promoteurs dans leurs tractations pour faire approuver le projet en catimini par les politiciens, américains et québécois, et leurs opposants qui s'organisent. Rapidement, la lutte s'intensifie de part et d'autre. Et c'est là que le roman prend toute sa force, dans les moyens mis en place par les adversaires qui s'affrontent... à armes égales. D'un côté, on souhaite faire adopter le projet de pipeline en douce et, de l'autre, on encourage plutôt le débat public.

H₂O inc. nous amène dans les

coulisses du pouvoir et nous fait découvrir que, lorsque de grosses sommes d'argent sont en jeu, les rouages bien huilés se mettent en place entre ceux qui détiennent les pouvoirs financiers, politiques et médiatiques. Tout y passe, et même le plus sordide... Mais les opposants ne sont pas à court de moyens: le piratage informatique, les contacts politiques et médiatiques sont aussi au rendez-vous.

Le roman est bien ficelé. L'intrigue nous tient en haleine et l'auteur maîtrise visiblement très bien son sujet. Les enjeux et les moyens déployés sont bien décrits, et on reconnaît des acteurs en présence tant au Québec, Eau-Non (Eau Secours), la Caisse Laurier (Caisse Desjardins), qu'aux États-Unis. On peut reprocher à l'auteur de s'attarder dans des descriptions un peu longues qui agacent parfois et certains passages fleur bleue, mais ne boudons pas notre plaisir. Car ce polar-écologie, qui aborde également plusieurs enjeux écologiques d'importance, nous fait aussi voir comment les mesures de sécurité pour lutter contre le terrorisme pourraient mener à certaines dérives et faire passer l'expression éco-terroriste dans le langage courant.

Un livre utile, dont la grande force est d'aborder, aujourd'hui, un enjeu majeur qui se pointera à l'horizon très bientôt.

Collaborateur du Devoir

H₂O INC.
Varda Burstyn
Lanctôt éditeur
Montréal, 2005, 440 pages

ÉCHOS

Symposium sur le droit d'auteur

La programmation du 6^e Symposium international sur le droit d'auteur, qui se tiendra à Montréal sous les auspices de l'Union internationale des éditeurs, du 23 au 25 avril

2006, en clôture de l'année Montréal, capitale mondiale du livre, a été dévoilée récemment. L'Association nationale des éditeurs de livres, appuyée par l'Union des écrivains et des écrivains québécois, en a profité pour faire un vibrant plaidoyer en faveur du droit d'auteur, malmené dans le contexte de

la refonte de la loi. Le symposium réunira des conférenciers des quatre coins du monde qui aborderont des sujets tels les aspects critiques des nouvelles législations en droit, la numérisation comme nouveau modèle d'affaires, la copie privée dans l'environnement numérique, le piratage, etc. — *Le Devoir*

Découvrez nos nouveautés

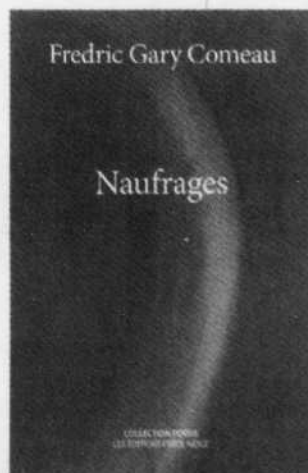
POÉSIE

Accents

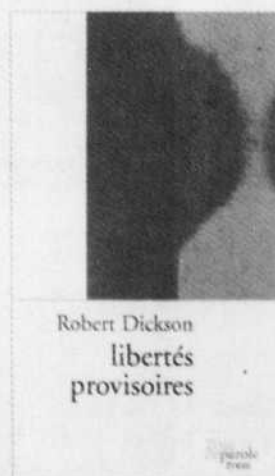
du Canada français



LE TRACTEUR CÉLESTE
Hélène Harbec
Éditions Perce-Neige



NAUFRAGES
Fredric Gary Comeau
Éditions Perce-Neige



LIBERTÉS PROVISOIRES
Robert Dickson
Éditions Prise de parole



POSTE RESTANTE
Lise Gaboury-Diallo
Éditions du Blé

RÉCF
Réseau des Écrivains du Québec

www.recf.ca
14 éditeurs sous une même bannière

ESSAIS

Éloge de la prose

MICHEL BIRON



Laurent Mailhot

Laurent Mailhot est l'auteur de quelques ouvrages de référence bien connus des étudiants en littérature québécoise. Ce sont des ouvrages extrêmement sérieux qui ont une visée pédagogique évidente, qu'il s'agisse de synthèses historiques ou d'anthologies. Mais son érudition trouve aussi des modes d'expression plus libres et plus personnels, en particulier à travers des essais consacrés à des œuvres qui lui tiennent à cœur et qu'il se donne le plaisir de relire en profondeur. C'est le cas de son dernier ouvrage, qui porte bien son titre, *Plaisirs de la prose* (prix de la revue *Études françaises*).

Les «plaisirs de la prose», ce sont ceux que procurent à Laurent Mailhot les œuvres de Saint-Denis Garneau, de Gabrielle Roy, de Claire Martin, de Gilles Marcotte, de Gilles Archambault, de Pierre Moréncy, de Bernard Arcand et de Serge Bouchard. Pourquoi ce choix qui semble à première vue assez curieux? La question est légitime, mais il n'est peut-être pas essentiel d'y répondre de façon rigoureuse. Ce qui compte, c'est que tous ces écrivains, qu'ils soient poètes, romanciers, nouvellistes ou anthropologues, accordent à la prose une valeur centrale. Ce sont même des prosateurs «exemplaires», affirme Laurent Mailhot. Ils n'écrivent pas de ces «hautes proses» où les auteurs forcent la voix pour se faire entendre, mais plutôt des «textes de l'écriture quotidienne» qui empruntent souvent la forme de lettres, de journaux, de mémoires, de carnets, etc. Cette simplicité n'est pas un manque d'ambition, au contraire. L'écriture est chez eux «magnifiquement pedestre». Ce sont des prosateurs lucides qui savent bien qu'ils courent un risque à préférer les modestes collines aux plus hautes montagnes. Ils risquent en effet de passer inaperçus à côté d'autres écrivains plus tape-à-l'œil ou, pire encore, de bientôt paraître inactuels, voire démodés. Mais c'est justement là leur force, soutient Laurent Mailhot, pour qui l'inactualité est «une vertu et un art».

Classicisme

Ces écrivains ont aussi une autre force, plus convaincante même peut-être, qui constitue la qualité fondamentale de leurs proses: «jamais elles n'exagèrent». En cela, elles ont quelque chose d'antiromantique ou de classique, mot qui revient souvent tout au long du livre. Non par passivité ou par nostalgie du beau style, mais par une sorte de résistance aux cris et aux jappements d'une modernité trop satisfait d'elle-même. Il faut lire en particulier le remarquable chapitre consacré à la romancière Claire Martin, «écrivain français classique» dont la révolte n'est pas moins violente que celle des auteurs plus célèbres de la Révolution tranquille. Le classicisme, oui, mais à condition d'être impur, profondément immergé dans son temps et soutenu par une passion secrète. «Toute prose tend ou devrait tendre à un classicisme ainsi défini».

L'écriture de Laurent Mailhot elle-même correspond assez bien à une telle exigence. Exacte dans la synthèse comme dans l'analyse, elle est traversée d'un bout à l'autre par une passion érudite qui a quelque chose de fascinant et d'étourdissant. Personne ne connaît mieux que lui toute l'histoire de la littérature québécoise, et jusque dans ses moindres recoins. Parlant de Claire Martin, il fait le lien avec Marie-Claire Blais, avec Anne Hébert, mais aussi avec

Yves Thériault, Claude-Henri Grignon, Albert Laberge, Laure Conan, et plusieurs autres (d'ici et d'ailleurs). L'érudition n'est pas que livresque, ou, en tout cas, elle se déploie à partir d'œuvres qui ne le sont pas. Le chapitre le plus long de l'ouvrage porte sur le poète-ornithologue Pierre Morency, dont les promenades en nature constituent de véritables leçons de prose. «*Décrire est évidemment ici écrire*», affirme sobrement Laurent Mailhot.

Le lecteur pressé pourra trouver que *Les Plaisirs de la prose* s'abandonne un peu trop aux joies austères de la description ou de l'érudition gratuite. Mais cette dernière n'est justement pas gratuite. Il y a là une façon d'accompagner les œuvres, une méthode de lecture dont on trouve l'énoncé dans une note en bas de page. Mailhot cite Nabokov en train d'expliquer à ses étudiants en lettres qu'il souhaitait les transformer en grands lecteurs de grands auteurs. Puis il ajoute ceci, qui résume au fond sa propre entreprise: «On peut être aussi bon lecteur de petits auteurs ou d'auteurs moyens (pas médiocres) d'une littérature qui se fait», écrit-il en reprenant à son compte l'expression de Gilles Marcotte. Il y aurait donc moyen de lire les petits auteurs ou les auteurs moyens (pas médiocres, la nuance est importante) avec la même rigueur, la même générosité, le même plaisir qu'on accorde à la lecture des grands auteurs? Ce pourrait avoir l'air d'un vœu pieux si ce n'était très exactement ce que fait Laurent Mailhot tout au long de cet ouvrage. Un modèle à suivre.

Collaborateur du Devoir

PLAISIRS DE LA PROSE

Laurent Mailhot
Presses de l'Université de Montréal
Montréal, 2005, 299 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La vie et rien d'autre

MARIE LABRECQUE

Qu'est-ce qui rend une vie digne d'être partagée avec les lecteurs? Chaque expérience humaine est unique, et universelle par cette unicité; tout est dans la manière de raconter.

Geneviève Robitaille a déjà écrit deux récits ancrés dans l'autobiographie: *Chez moi* et *Mes jours sont vos heures* (publiés chez Triptyque, respectivement en 1999 et en 2001). Mince plaquette destinée à la collection «Ici l'ailleurs» (où les auteurs dévoilent les sources, la genèse de leur écriture), *Eloge des petits riens* n'est pas si différent des livres précédents.

Ce recueil impressionniste parle de son rapport à l'écriture, mais aussi de détails plus anecdotiques de sa vie, de ses petits plaisirs quotidiens. Elle y raconte la résurrection d'une ancienne amitié, des souvenirs volés à un temps où sa vie n'était pas balisée par une maladie dégénérative. Depuis que Geneviève Robitaille souffre d'arthrite rhumatoïde, son existence est un combat. L'ordinaire acquiert pour elle une allure extraordinaire: mettre un pas devant l'autre, lire et «voir les mots»...

Les petits riens, c'est parfois tout ce qui reste à la jeune quadragénaire, qui ne quitte guère son deux et demie de la Vieille Capitale. «Ma journée est une succession d'événements routiniers que j'anticipe avec une joie presque absurde.» Il y a ses deux chats, ses amis de l'univers théâtral (dont le dramaturge Serge Boucher), la télé, les livres audio. Autant de fenêtres ouvertes sur le monde et les histoires des autres. «Voler le monde est mon métier. [...] J'appréhende le monde par les mots de Van Gogh: "Trouve beau tout ce que tu peux." Cette ancienne comédienne, pour qui le monde était une scène, accepte avec courage un rôle qui s'apparente désormais à celui de témoin. «C'est ce qu'il y a de plus beau en moi: ce que les autres voient.»

Puisque sa vie est si dépourvue d'événements, devrait-elle inventer? Mais là où les lecteurs pourraient

ne voir que des fragments de vie véridiques, Geneviève Robitaille sait bien que l'écriture suppose un travail de transposition: «Il est inutile pour moi de chercher à écrire de la fiction, puisque je n'écris que cela. Je relis mes livres parfois, mes récits autobiographiques, et je suis à chaque fois surprise par mon imagination débridée.»

Amour de la vie

Aucun apitoiement sur soi dans ce récit, traversé au contraire par l'amour de la vie. «Ma volonté maniaque de ne plus succomber à la dépression et à l'anxiété généralisée me force à chérir l'ordinaire et à désamorcer le grave, ou du moins à accepter que je ne puisse pas le saisir. Je ne cherche plus à mener une vie exceptionnelle pour me distraire de ma maladie. Je refuse de me distinguer par ma sublimation. Je me plais à vivre, simplement. [...] mes élans créatifs bénéficient davantage de mon acharnement au bonheur et au pragmatisme que de mes souffrances.» D'où la grande angoisse qu'a ressentie Geneviève Robitaille devant l'histoire hautement médiatisée de Manon Brunelle, cette femme souffrant de sclérose en plaques qui a choisi le suicide assisté — une chronique d'une mort annoncée, vécue en Suisse sous l'œil de la caméra.

En dépit de certaines expressions douteuses (ou même d'un néologisme: grandiosité), ce petit livre touche par la sincérité, la sensibilité de son plaidoyer pour la vie. Geneviève Robitaille s'est taillé une place à elle dans la littérature québécoise. Avec ses petits riens, elle parvient à donner du prix au quotidien.

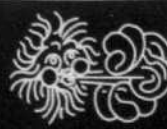
Collaboratrice du Devoir

ÉLOGE DES PETITS RIENS

Geneviève Robitaille
Leméac, coll.: «Ici l'ailleurs»
Montréal, 2005, 83 pages

Les Éditions du Noroît

Nouveautés de l'automne 2005

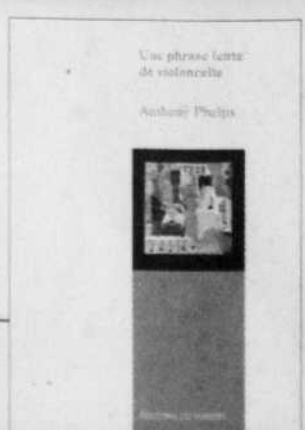


www.lenoroit.com



Paul Chanel Malenfant
Vivre ainsi

Anthony Phelps
Une phrase lente
de violoncelle



LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

Interrogations sur la maternité

NAÏM KATTAN

Barbara et Nicolas s'aiment d'amour tendre. Elle rédige sa thèse de doctorat en philosophie alors que lui dirige une galerie d'art. Ils vivent dans le Marais, quartier que se partagent les juifs et les homosexuels. Les deux amoureux mènent une existence de bohèmes. Ils voyagent au gré de leurs désirs et de leurs moyens financiers, se rendent en Italie et à Cuba. Ils chantent, boivent et s'étreignent. Et voilà que Barbara déclare qu'elle est enceinte. L'enfant sera l'expression de leur grande passion l'un pour l'autre.

Le bébé, Léa, naît et transforme la vie du couple. Barbara décide de l'allaiter, ce qui l'oblige à passer des nuits blanches car le bébé pleure et met des heures à s'endormir. Ils se trouvent à l'étroit dans le studio où ils habitent, agréable et charmant mais pour un ménage sans responsabilités. Ils déménagent et l'appartement plus grand qu'ils louent grève leur budget. Grand amateur d'art, Nicolas se trouve forcé de quitter sa galerie et d'accepter un emploi de conseiller. Ses journées de travail sont longues. Seule à s'occuper du bébé, Barbara ne trouve même plus le temps de prendre une douche, ne s'occupe plus de son corps, ne soigne plus sa peau, engraisse. Évidemment, elle ne songe plus à sa thèse et se rend compte que sa vie a changé.

Elle aime sa fille, certes, se met à son service, la nourrit, change ses couches, se sent physiquement unie à elle. Mais elle lui vole sa vie. Elle s'en prend à son mari qui, épuisé par ses longues journées de travail, n'a qu'une envie quand il rentre: dormir. Elle ne supporte plus ses ronflements et ressent de moins en moins le besoin de ses étreintes, éprouvant la plénitude de son corps dans l'allaitement. Les disputes com-

mencent et les querelles deviennent fréquentes. À tour de rôle, Barbara et Nicolas font appel à leurs mères. Celles-ci sont pesantes et ne leur apportent ni aide ni réconfort. Ils sont juifs orthodoxes, mais cela n'a que peu d'implication dans leur vie, sauf quand la mère de Nicolas achète une carpe vivante et la place dans la baignoire en attendant de préparer un mets juif, le gefilte-fisch. Barbara a envie de la jeter, ce qui met son mari en colère. Une carpe vivante est une rareté à Paris et sa mère la prépare mieux que quiconque.

Barbara quitte la maison et Nicolas prend sa fille en charge. Elle accepte le rendez-vous d'un homme qu'elle a rencontré chez le psychiatre qu'elle consulte mais refuse l'invitation de partir en vacances avec lui.

«J'étais seule, oui. La passion, l'amour, l'amitié passent avec le temps qui passe. Ce qui reste, ce qui perdure par un grand mystère, c'est la vie: j'étais enceinte.»

Dans ce roman, Eliette Abécassis désacralise l'amour maternel. Celui-ci est réel et puissant mais ne se vit pas comme un conte de fées. On a l'impression que son héroïne dramatise une situation passagère et que son mari manque de perspicacité. L'intention de la romancière est ailleurs. Pour elle, l'enfant peut couronner et renforcer l'amour du couple, mais il peut aussi le réduire à néant. Se sentant totalement unie à sa fille, Barbara mère n'a plus besoin de son mari.

Collaborateur du Devoir

UN HEUREUX ÉVÉNEMENT

Eliette Abécassis

Albin Michel

Paris, 2005, 223 pages

Dans *Un heureux*

événement,

Eliette Abécassis

désacralise

l'amour maternel.

Celui-ci est réel et

puissant mais ne

se vit pas comme

un conte de fées.



Eliette Abécassis

AGENCE FRANCE PRESSE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Magasinage amoureux

Sophie Lepage évoque le mode de vie solitaire de ces travailleurs autonomes qui ne rencontrent jamais leurs collègues de travail

MARIE LABRECQUE

Premier roman de Sophie Lepage, *Lèche-vitrine* compare la quête amoureuse de ses personnages à leur façon de consommer. Un parallèle pas bête, à notre ère du jetable, où l'on «magasine» ses conjoints armé d'une longue liste d'épicerie pas toujours réaliste...

On suit donc cette faune mont-réalaise dans sa recherche de l'âme sœur, de la voiture idéale ou de la veste de ses rêves. Rédactrice à tout faire et dénicheuse d'objets («professionnelle du lèche-vitrine») pour un magazine féminin, Marie est une rêveuse qui préfère généralement attendre d'obtenir ce qui la fait fantasmer, peu importe l'apparente inaccessibilité de la chose ou de l'homme en question, plutôt que de se contenter d'un second choix. «Assurément, elle était la reine de la chasse au trésor, celle qui pouvait chercher patiemment ce qui lui convenait. Quand elle dénichait un objet exclusif, qui ressortait du lot, elle savait qu'il était pour elle et cela déclenchait des passions...

qui la faisaient rêver longtemps, longtemps. Même manège au rayon des hommes.» Au contraire, le colocataire gai de Marie, Carl, succombe toujours à ses désirs impulsifs.

Depuis que Philippe l'a quittée, Claudia — une yuppie qui, scandale, n'achète même pas de café équitable! — se console de sa peine d'amour en chargeant au maximum sa carte de crédit. Consommateur éclairé et réfléchi, Philippe, lui, a dressé une liste de «critères bien précis» auxquels sa future blonde devra correspondre. Le photographe croit justement que Marie, la charmante reporter qui travaille pour le même journal que lui mais avec laquelle il ne communique que par téléphone, pourrait être parfaite pour lui. Mais la belle romanesque en pince pour un séduisant jeune homme aperçu dans un supermarché, sans se douter qu'il ne fait qu'un avec Philippe... S'ensuivent des chassés-croisés entre ces deux êtres faits l'un pour l'autre, mais qui ne cessent de se rater. Devinez la conclusion...

Lèche-vitrine évoque donc le

mode de vie solitaire et mouvant de ces travailleurs autonomes qui ne rencontrent jamais leurs collègues de travail. Jeunes pigistes du Plateau aux revenus irréguliers; consommation éfrénée qui rime avec consolation; célibataires en quête d'amour mais aux critères exigeants; un zeste d'audace sexuelle (vibrateur, ménage à trois...): le roman flotte dans l'air du temps. Tellement qu'il en est volatil...

Un livre «tendance»

C'est «tendance» (comme on dirait dans le monde des magazines), plaisant, sans prétention, parfois amusant, d'une insondable légèreté et parfaitement superficiel. Au-delà de son savoureux constat de base — le magasinage amoureux —, *Lèche-vitrine* n'offre pas grand-chose à se mettre sous la dent, effleurant ses personnages. Le roman appartient lui-même à la catégorie de la lecture de consommation, véritable fast-food littéraire. Un roman minceur, reflet d'une époque où l'on favorise la rapidité et les textes courts.

L'histoire de Sophie Lepage se lit d'une traite, sans douleur. Mais il faudrait une plume plus ironique ou pétillante pour donner de l'étoffe au récit. Touche-à-tout de la rédaction (elle écrit pour des magazines, des sites Internet et la télévision), l'auteure a découpé son roman en de très brefs chapitres, chacun coiffé d'un titre énumératif — par exemple, «L'hélicoptère, le pesto et les draps». Un peu à la manière des chroniques qu'on retrouve dans les magazines.

Mais d'un roman, on espère davantage de substance...

Collaboratrice du Devoir

LÈCHE-VITRINE

Sophie Lepage

Triptyque

Montréal, 2005, 147 pages

Un guide du parisianisme

NAÏM KATTAN

Quand il a fait paraître *Géographie universelle* en 1953, Bernard Frank fut accueilli comme un écrivain brillant et plein de promesses. Il a publié par la suite des essais et des romans, pour devenir ensuite un chroniqueur au *Monde* puis au *Nouvel Observateur*, où il fait état de ses lectures et de ses rencontres.

Les Rues de ma vie est un recueil de chroniques publiées dans la revue *Urbanisme*. Frank fait part de ses déménagements, décrit les quartiers parisiens où il a résidé. Sous sa plume, Paris nous apparaît comme une ville multiple. Le chroniqueur passe en revue chaque arrondissement. D'entrée de jeu, il affirme: «Les restaurants comme les cafés m'ont toujours semblé l'un des éléments essentiels d'une ville.» Aussi, on peut lire ce livre comme un guide des meilleurs restaurants et des bars fréquentés par les artistes et les écrivains il y a trente et quarante ans. Frank y allait avec des amis et d'abord et surtout avec Françoise Sagan. Ils étaient entourés d'un groupe

d'artistes et se retrouvaient dans les mêmes établissements. Certains ont persisté, affirmant leur volonté de construire une œuvre. D'autres ont abandonné art et littérature, choisi d'autres voies. Seule les réunissait leur volonté de s'amuser. Certes, des débats pouvaient survenir au cours des longues soirées consacrées aux dîners fastueux, à la boisson et au jeu. Des veillées sans but et sans fin. Pour eux, Paris était un spectacle permanent dont ils étaient parfois les acteurs et souvent les spectateurs. Il leur arrivait d'être en représentation sans se donner en spectacle. Cet ouvrage abonde en anecdotes et souvent en jugements rapides et lapidaires sur certains écrivains et artistes, une illustration d'un certain parisianisme.

Collaborateur du Devoir

LES RUES DE MA VIE

CHRONIQUES

Bernard Frank

Le Dilettante

Paris, 2005, 219 pages

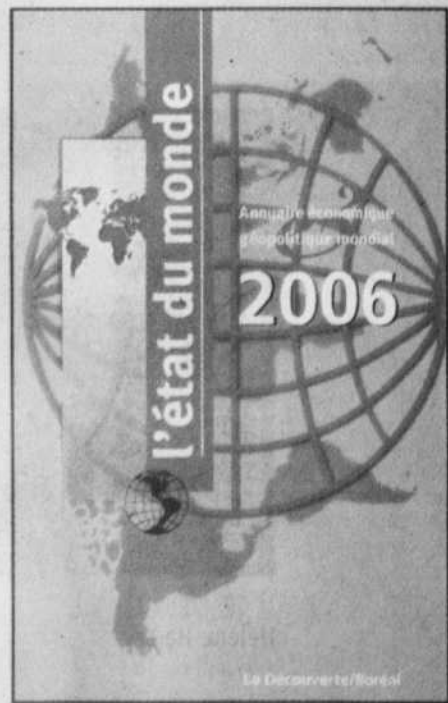
l'état du monde
2006L'actualité internationale
à votre portée

Le seul annuaire économique
et géopolitique mondial
Une analyse approfondie
des grandes tendances planétaires
Un bilan de l'année pour les
226 États et territoires de la planète

672 pages • 29,95 \$

En collaboration avec

LE DEVOIR

RADIO
PREMIÈRE CHAÎNEBoréal
www.editionsboreal.qc.camarchedulivre.qc.ca
librairie agréée

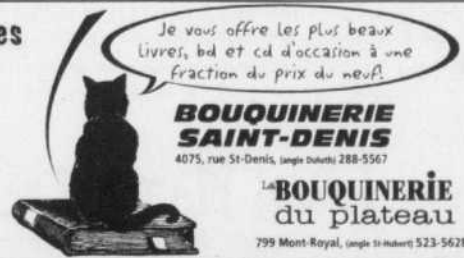
Livres et bandes dessinées

Neufs et d'occasion

Sur le campus UQAM,
à deux pas de la Grande Bibliothèque

514.288.4350

angle de Maisonneuve et St-Hubert

BOUQUINERIE
SAINT-DENIS

4075, rue St-Denis, angle Hubert 288-5567

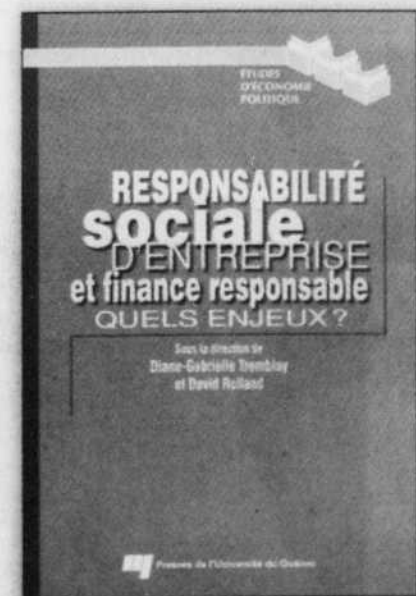
BOUQUINERIE
du plateau

799 Mont Royal, angle St-Hubert 523-5628

Presses de l'Université du Québec

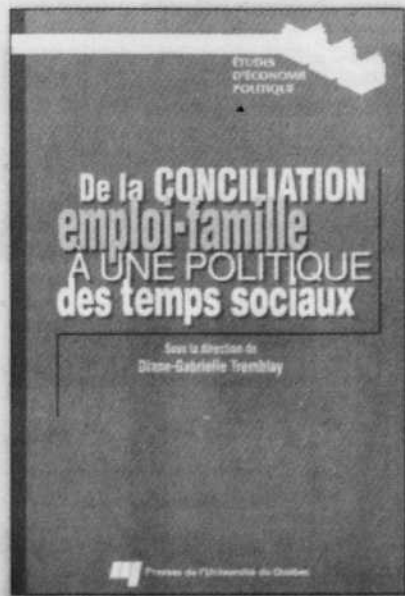
Collection Études d'économie politique

Sous la direction de Diane-Gabrielle Tremblay et David Rolland

RESPONSABILITÉ
sociale
D'ENTREPRISE
et finance responsable
QUELS ENJEUX?Sous la direction de
Diane-Gabrielle Tremblay
et David Rolland

Presses de l'Université du Québec

39\$

De la CONCILIATION
emploi-famille
À UNE POLITIQUE
des temps sociauxSous la direction de
Diane-Gabrielle Tremblay

Presses de l'Université du Québec

43\$

Commandez en ligne et économisez 10%

www.PUQ.ca

1 800 859.7474

Société de développement
des entreprises
Québec

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR



LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Brouillon espagnol

CHRISTIAN DESMEULES

Une jeune Québécoise séjourne à Barcelone. Pour le travail, pour les études ou pour le plaisir. Difficile de savoir. Tantôt elle est dans un autocar ou dans la ville, tantôt on la retrouve dans le train ou marchant quelque part sur le chemin de Compostelle. Elle fait quelques rencontres amicales ou épidermiques, vit de souvenirs récents et d'avenir flou, semble aimer l'Espagne mais lorgne déjà l'autre côté de la Méditerranée — vers les rives marocaines.

Laurence Prud'homme, avec *La Ville aux escargots*, s'essaie à la littérature avec un premier roman étonnamment brouillon, fait de notes de voyage, de digressions instantanées, de longs dialogues et de courts chapitres sans liens apparents. Sans oublier les multiples «petits procédés littéraires» pour égarer le lecteur.

En somme, le roman post-adolescent classique. Voyager, faire des rencontres, fumer des joints mais pas trop, se chercher un peu mais pas trop, s'interroger sans fin sur l'amour (surtout celui qu'on n'a pas), puis croire que ces lieux communs forment a priori une matière littéraire inédite et nécessaire.

Auberge espagnole

L'auberge espagnole appliquée au roman: carte postale, leçon d'histoire du Québec, visite en odorama, questionnement identitaire *soft* et exotisme sensuel. Il ne reste plus qu'à apporter son vin. Tout cela emballé d'une architecture narrative dont il est difficile de saisir la logique — et surtout la nécessité —, et de longs passages dialogués en espagnol qui ajoutent au désarroi d'un lecteur déjà solidement éprouvé par la faiblesse du récit.

Barcelone, ville-escargot? Belle idée, très joli titre. Mais plus que

Paris, Londres, Rome ou Caracas? Là-dessus, comme pour d'autres intuitions confusément développées, la prose de Laurence Prud'homme ne prouve rien de ce qu'elle avance.

Malgré tout, parfois, quelques pâles éclairs d'écriture sous le brouillard. «*Et puis tout d'un coup, entre les détritiques et les murs tachés d'urine, on découvre un bijou de l'Art déco, une perle de l'ère moderne, un chef-d'œuvre né de l'imagination colorée, somnambule, organique, de Gaudi. On entre alors dans la coquille vivante d'un escargot de verre. Un oiseau aux os creux où le vent s'engouffre et se plaint. Un labyrinthe dont les murs respirent de tous leurs pores. Une grotte cachée derrière une cascade limpide. C'est doux, c'est frais comme un fromage blanc. Et on apprend avec délice qu'il y en a d'autres, plusieurs autres. Et on aime alors cette ville clémente, qui laisse éclore la beauté sur un terreau immonde, jonché de la merde des chiens et arrosé de la pissée des hommes.*» Bien senti, prometteur, mais trop peu représentatif de l'ensemble.

Laurence Prud'homme dispose d'un réel talent d'observatrice, mais la jeune auteure échoue le plus souvent à relier toutes ces images entre elles et à créer du sens. On sent surtout, et sans doute est-ce le chapitre le plus triste de cette petite histoire, un manque de travail de l'éditeur derrière ce premier roman. Et le résultat nous rappelle ce que Roland Barthes écrivait, dans ses *Mythologies*, à propos de la coupe de cheveux de l'abbé Pierre: elle est, sans pourtant être quelque chose.

Collaborateur du Devoir

LA VILLE AUX ESCARGOTS
Laurence Prud'homme
Québec Amérique
Montréal, 2005, 264 pages

ROMAN FRANÇAIS

Un pont entre deux rêves

CHRISTIAN DESMEULES

D'origine bulgare, psychologue et spécialiste du droit des enfants, Franck Pavloff est l'auteur d'une fable coup-de-gueule, miracle de l'édition paru en 1998 (onze pages publiées par un petit éditeur installé à Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire, plus d'un million d'exemplaires écoulés). *Matin brun* racontait d'un seul souffle l'absurdité d'un monde étouffé sous la couleur «brune» d'un État totalitaire.

Avec *Le Pont de Ran-Mositar*, un roman tout en finesse et en exploration floue des profondeurs, Pavloff garde le goût des symboles forts et de la réflexion humaniste.

Quelque part dans les Balkans, dans un pays jamais nommé qui tente de se reconstruire lentement à l'issue d'une terrible guerre civile, au cœur d'une ville meurtrie fendue en deux par un fleuve et par la méfiance, un homme descendu des montagnes du nord est à la recherche de quelqu'un.

Coupée en deux par le fleuve, Ran-Mositar, la ville qui l'accueille est surtout divisée par le nationalisme et la religion — chrétienne orthodoxe d'un côté, musulmane de l'autre. Ouvrier forestier engagé pour la reconstruction du vieux pont de pierre détruit durant la guerre, ce Schwara à la tête d'étranger se fait rapidement connaître, grâce à son habileté, comme «l'homme aux mains de bois». Dans cette ville portuaire où les haines sont encore vives, tout le monde se croise dans une sorte de chaos explosif: trafiquants ou chômeurs, ex-miliciens, veuves de guerre, femmes dépossédées par le viol ou par la prostitution, inca-



Franck Pavloff lors d'une séance de signatures.

AGENCE FRANCE-PRESSE

tables de pardonner ou forcées de «détruire une moitié d'elles-mêmes pour que l'autre survive».

Autour du chantier pour la reconstruction de ce pont aux allures de sépulture (on apprendra au cours du récit qu'on jetait près de ses piliers les boues des charniers humains nettoyés en catastrophe), Schwara posera les questions qu'il faut afin de retrouver un jeune homme portant une cicatrice au visage.

Mais dans un pays «reconstruit

par de sales lézards qui trainent derrière eux de tristes mues de vengeance», sa curiosité éveillera les soupçons et il lui faudra effacer ses propres contours pour arriver à ses fins. «*Parfois les fils survivaient à leur père, parfois c'étaient les pères qui perdaient leurs fils, mais c'était la même douleur d'une seule chair arrachée à la vie.*»

L'oubli est-il parfois nécessaire? Peut-on oublier? Et pour commencer à oublier, vaut-il mieux pardonner ou se venger? Évoluant

dans une sorte de brume permanente, lente mais pourtant précise, la phrase de Franck Pavloff déroule sans crier ses questions graves d'après-guerre.

Collaborateur du Devoir

LE PONT DE RAN-MOSITAR
Franck Pavloff
Albin Michel
Paris, 2005, 270 pages

LETTRES FRANCOPHONES

Ma fille, cette inconnue

LISE GAUVIN

Après *Les Rochers de poudre d'or* et *Blue Bay Palace*, Natacha Appanah, romancière d'origine mauricienne, livre avec *La Noce d'Anna* un récit tout en nuances et en demi-teintes, longue variation sur les relations mère-fille et la complexité des sentiments qui les unissent.

Une femme, Sonia, journaliste et romancière, apprend que sa fille a décidé de se marier avec un jeune homme rencontré au cours d'un voyage et qui habite la même ville qu'elle, Lyon. Rien de plus banal, somme toute, que ce projet. C'est alors l'occasion, pour la mère, de revoir, en flashback, les événements majeurs de sa vie et de constater la distance qui la sépare de cette enfant, sa fille, devenue peu à peu pour elle une quasi étrangère. Jusqu'à quel point cette enfant l'aime-t-

elle? Jusqu'à quel point ne lui reproche-t-elle pas son choix initial de lui avoir donné le jour et de l'avoir élevée seule? Jusqu'à quel point accepte-t-elle la différence dans la couleur de leur peau, elle blanche, née d'un père anglais, l'autre à la peau plus sombre? Un jour, dans un grand magasin parisien, la petite fille échappe à la surveillance de sa mère. Cette dernière, afolée, la retrouve à l'accueil mais doit, pour la récupérer et à cause de préjugés racistes, prouver qu'elle est bien sa mère. Cet incident sera déterminant dans son choix de quitter Paris pour une ville aux dimensions plus humaines. Et Sonia de se demander maintenant qui est cette jeune femme sage, trop sage, qui lui ressemble si peu.

D'autres sujets traversent le récit. À propos d'exil, notamment, la narratrice contredit l'idée reçue qui veut que les immigrants

soient nostalgiques de leur pays d'origine. L'île Maurice, où sont nées l'auteure et son personnage, est décrite comme «ce pays ensoleillé et étriqué, ce pays magnifique et raciste, ce pays où le travail est une vertu et le mensonge un art de vivre». De façon récurrente apparaissent également des réflexions liées à l'écriture, au doute qui l'accompagne et au sentiment de l'absolue relativité qui marque les destins: «*Je me dis qu'un de ces matins, quelqu'un va se rendre compte que je ne suis qu'une imposteure, que je ne sais pas écrire, que je ne sais pas élever un enfant, que je ne sais pas garder un homme, que je ne sais pas tenir une maison, que je n'ai pas d'avis et que tout ça, c'est du vent. Quand toute cette mascarade sera découverte, je ne serai alors qu'un semblant de femme à la peau café au lait, aux cheveux noirs, perdue dans la ville, sans*

but, sans idées, sans enfants, sans livres. Tout ce que j'ai, jusqu'à présent, ne tient qu'à un fil.» Voilà soudain que ce fil prend une direction nouvelle, le jour de la noce d'Anna, et que l'avenir semble de nouveau possible.

Il y a dans ce long monologue un ton, un style, une intensité telle que le livre se lit d'une seule traite, avec cette attention fébrile que l'on accorde généralement aux romans policiers et qui, ici, se concentre sur la vie et ses mystères. Un livre que l'on quitte à regret et une auteure dont on attend avec impatience le prochain roman.

Collaboratrice du Devoir

LA NOCE D'ANNA
Natacha Appanah
Gallimard, «Continents noirs»
Paris, 2005, 148 pages

ÉCHOS

Prix des Abonnés 2005

Le Réseau des bibliothèques de la ville de Québec profitait de la Semaine des bibliothèques publiques qui se termine pour annoncer les lauréats des trois catégories du prix des Abonnés 2005. L'auteur Yvon Brochu remporte le titre de la catégorie jeunesse pour son *Gauche en état de choc* (FouLire). Claude Cossette, fondateur de l'agence Cossette Communication et professeur à l'Université Laval, rafle celui de la catégorie fiction pour son roman *Un loup parmi les loups* (Septentrion). Au volet documentaire, la récompense revient au géographe Henri Dorion et au photographe Pierre Lahoud pour *Le Québec, villes et villages vus du ciel*. — *Le Devoir*

La crème des intellectuels

Les lecteurs des magazines britannique et américain *Prospect* et *Foreign Policy* ont élu Noam Chomsky à la tête des 100 intellectuels les plus influents du monde. Le linguiste et penseur libertaire de gauche est bien connu pour sa virulente critique des médias et de la politique étrangère des États-Unis. Après lui viennent, dans l'ordre, le sémioticien et romancier italien Umberto Eco, le vulgarisateur scientifique Richard Dawkins (Royaume-Uni), l'écrivain et président de la République tchèque Vaclav Havel et le journaliste et critique britannique Christopher Hitchens. — *Le Devoir*

PIERRETTE FLEUTIAUX



Les amants imparfaits

«L'auteure renoue avec les sortilèges qui hantaient le roman *Nous sommes tous éternels* (prix Femina 1990) et nous hypnotise avec ce livre envoûtant.»

> Monique Roy, *Châtelaine*

«Un très beau roman, assez dangereux et diabolique pour troubler même les âmes bien nées.»

> Jacques Folch-Ribas, *La Presse*

ACTES SUD • LEMÉAC

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

LITTÉRATURE JEUNESSE

Des trésors en or

ANNE MICHAUD

Les Éditions Dominique et compagnie publient cet automne deux albums remplis de poésie et de tendresse sur la relation particulière qui unit les jeunes enfants à leurs grands-parents.

Le *Trésor de Jacob*, de Lucie Papineau et Steve Adams, raconte l'histoire d'un petit garçon dont le grand-maman a dû être «placée» à cause de ses jambes en spaghetti. Toutefois, avant de partir, Mamie Li a confié ses trésors d'enfance au petit Jacob: dans une boi-

te garnie de velours reposent un camion de pompier, un petit cheval doux, un clown à grande bouche et Bella la ballerine. Grâce à ces jouets venus d'une autre époque, Jacob va vivre une aventure merveilleuse qui le rapprochera de sa Mamie Li même s'ils n'habitent plus ensemble.

Dans *Un grand-papa en or*, Marie-Francine Hébert et Janice Nadeau décrivent à quel point le petit Jüill admire son grand-papa, qui a les biceps durs comme de l'acier et un cœur en or! Jüill, qui a peur de tout, ne peut pas croi-

re que son grand-papa, qui n'a peur de rien, a déjà été un petit garçon lui aussi! Heureusement, Jüill a une épée magique qui le protège! Son grand-papa lui raconte que cette épée lui appartenait et lui explique qu'il va grandir et prendre des forces alors que lui-même va doucement perdre les siennes. Alors Jüill lui chuchote à l'oreille: «*Ne t'inquiète pas, quand je vais être grand, je serai ton grand-papa*»...

Emotions garanties à la lecture de ces deux albums magnifiquement écrits et superbement illus-


trés. À lire de toute urgence, de préférence sur les genoux de son grand-papa ou de sa grand-maman!

Collaboratrice du Devoir

LE TRÉSOR DE JACOB
Lucie Papineau et Steve Adams

UN GRAND-PAPA EN OR
Marie-Francine Hébert et Janice Nadeau
Dominique et compagnie
Albums rigides, 34 pages
(trois ans et plus)

Félicitations à nos finalistes du Prix du Gouverneur général



Danielle Fournier • l'HEXAGONE • Fernand Ouellette

www.hexagone.com

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La littérature contre le monde



Louis Cornellier

François Ricard a bien du plaisir. Il s'amuse d'ailleurs comme un petit fou dans ces *Chroniques d'un temps loufoque* qui regroupent des textes d'abord parus dans la revue parisienne *L'Atelier du roman*. Le monde actuel, pourtant, selon sa propre évaluation, ne va pas bien du tout. «*Univers de carton-pâte*», «*temps à la fois loufoque et terrible*», «*monde dévasté et insignifiant*», «*cirque désoyable et grossier*», notre époque pourrait inciter au désespoir, mais Ricard, lui, n'en a cure parce qu'il fréquente les œuvres de romanciers lucides qui lui font voir la vérité loufoque de toute cette agitation.

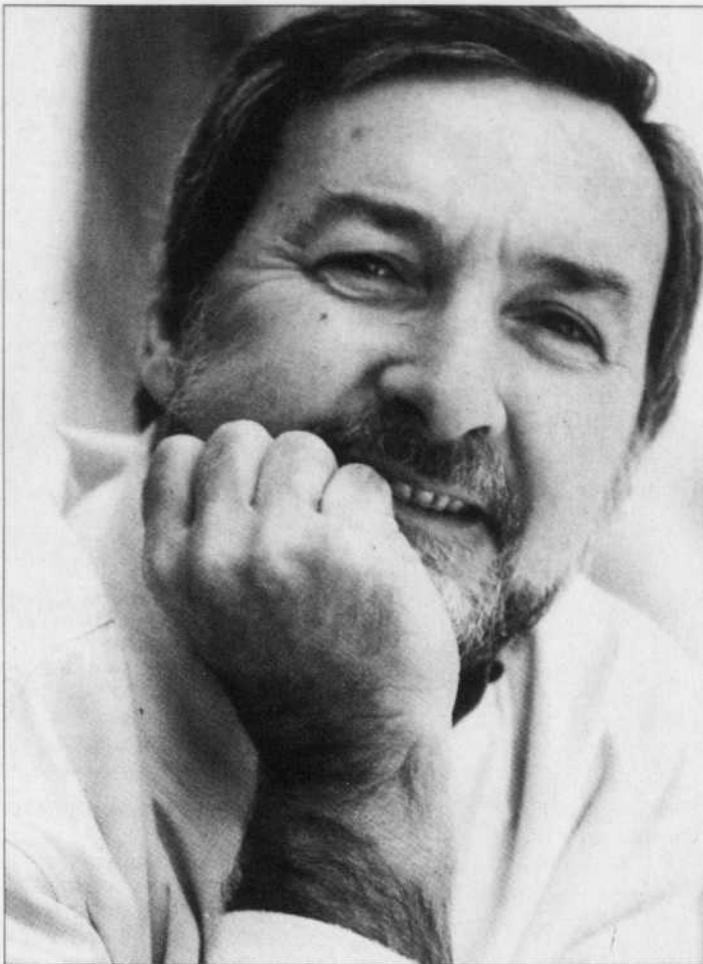
Il existe, écrit-il, «*une manière proprement romanesque [...] de vivre et de penser, une manière que seules la fréquentation et la méditation des grands romans permettent de découvrir et de faire entrer en soi, jusqu'au fond de soi, au point que ceux-ci deviennent la forme même de son être et de son sens de l'existence*». Et ce que nous apprend cette manière, c'est l'art de «*l'incroyance radicale*», la conscience de notre «*irréversible aveuglement*». Elle

nous sauve, en fait, de la «*poésie*», cette attitude naïve qui chante l'homme bon et notre capacité à surmonter l'erreur, en nous incitant à une saine «*haine de l'époque*». Les grands romanciers — Flaubert, Kafka, Kundera, Houellebecq, Philippe Muray —, selon Ricard, «*n'aiment pas le monde*» et il serait inconvenant de leur demander pourquoi parce que leur parole, libre dans ce monde assiégé, est «*radicalement indiscutable, péremptoire, comme celle du prophète ou du fou*».

Ricard, par exemple, ne laissera pas Nancy Huston faire la leçon à ceux qu'elle appelle les «*professeurs de désespoir*» (*Actes Sud/Leméac*, 2004). Armé de sa plume ironique qui traque ces niaiseries que sont «*le souci moral et l'amour des gens*» partout où elles font des ravages, il ridiculise la romancière qui a le tort de croire qu'enseigner le désespoir est condamnable. Dépeinte comme une maman naïve qui voudrait assigner une mission morale à la littérature dont le rôle est pourtant de se poser «*contre le monde*» (Kundera) en adoptant «*la vision la plus amère de notre condition moderne*» (Saul Bellow), Huston incarne, aux yeux du chroniqueur, la plus profonde bêtise de l'innocence. Qu'elle ait bien détecté, comme le rappelle Dominique Garand dans une admirable critique parue dans le magazine *Spirale* (sept.-oct. 2005), «*comment le courant de la négativité, de résistante qu'il était au départ, a fini par sombrer lui aussi dans la complaisance, la formule et la spectacularisation*», qu'elle ait, «*plutôt que de jouer le jeu d'une connivence autour de ce qui serait radical-et-subversif-donc-admirable*», osé «*dire ce qui la révolte*», cela, donc, n'intéresse pas Ricard, pour qui la littérature qui ne combine pas le noir au rire n'en est pas.

Un autre dogmatisme

Et c'est ce dogmatisme de l'incroyance sombre et rieuse, sans cesse martelé par Ricard au fil de ces pages, qui finit par agacer profondément. Car, enfin, que la littérature serve, entre autres, à détruire les illusions et à nous interdire un regard innocent sur le monde, nul ne le contestera.



SOURCE BORÉAL

François Ricard

Mais n'est-ce pas, justement, s'abandonner à une puissante illusion que de ne voir, partout, que le mal, le noir, la bêtise? Est-il vraiment lucide celui que le monde désespère et qui prend le parti d'en rire pour ne pas se défaire au contact de tant d'insignifiance et parce que ça fait plus brillant que d'en pleurer? Bien sûr que la notion de «*beauté du monde*» a été galvaudée au point de perdre, dans certains cas, toute noblesse, mais cela tient plus, dans ces circonstances, du discours sur le réel que du réel lui-même, de la contamination du

beau et du grand par le commerce et l'idéologie que de la bêtise des choses mêmes.

Cessons, un instant, de jouer les aristocrates de la pensée noire revenus de tout et demandons-nous: l'amour véritable d'une mère pour son enfant, est-ce risible? L'engagement en faveur de la justice sociale et de la dignité humaine ne mérite-t-il que le sarcasme? Les romanciers, bien sûr encore, ont raison de pointer les niaiseries qui guettent tout, même le meilleur de l'humain. Celui qui erre, en fait, c'est le commentateur qui

élève cette parole désenchantée au rang d'unique vérité sur le monde, puisqu'on voit mal au nom de quel principe indépassable cette nécessaire entreprise de décapage résumerait la pensée romanesque.

Une ardeur de prêcheur

François Ricard est certainement l'un des plus brillants représentants de cette confrérie d'amants des lettres qui affirment que les écrivains détiendraient sur le monde des lumières particulières qui en montreraient toute l'insignifiance. Son admiration pour les «*grands romanciers*» confine toutefois à la foi religieuse quand elle le mène à sacrifier des œuvres au point que nulle théorie ne saurait les approcher sans commettre un sacrilège. Les dérives scientistes, en critique littéraire, méritent d'être dénoncées, mais il suffit toutefois de lire la prose croyante du soi-disant incroyant Ricard pour constater qu'il n'y a rien de risible à souhaiter «*déféliciter la littérature*» en certains milieux humanistes et savants.

François Ricard, dans ces chroniques, se veut à l'écoute «*du monde autour de lui*» à partir d'un point de vue littéraire, c'est-à-dire, selon lui, ironique. Souvent comique, par exemple quand il s'amuse à dépeindre le néo-retraité en «*adolescent dans la force de l'âge*» ou les poètes d'aujourd'hui en «*troupe innombrable et joyeuse*», parfois plutôt occupé à défoncer des portes ouvertes (des anecdotes sur le Viagra, le politiquement correct et le mariage gai, on en a assez entendu), il y témoigne surtout de sa passion de la littérature «*comme seul antidote aux poisons de l'époque*» avec, malgré lui, une ardeur de poète, pour ne pas dire de prêcheur. C'est presque toujours brillant, élégant, fascinant et plein de littérature, mais ce n'est pas toujours juste et convaincant.

louiscornellier@parroinfo.net

**CHRONIQUES
D'UN TEMPS LOUFOQUE**
François Ricard
Boréal
Montréal, 2005, 184 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Nancy Huston

Hélène Dorion
Prix Mallarmé 2005

Hélène Dorion
Ravir : les lieux
112 pages • 19,95\$
En librairie début novembre

DIFFUSION
F
FIDES

EDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

EMMANUEL AQUIN

Prométhée
« Un roman exigeant, fort, et en même temps d'une simplicité désarmante. »
> Raymond Cloutier,
Radio-Canada - Vous m'en lirez tant

LEMEAC

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

SAUVE-MOI COMME TU M'AIMES

Anique Poitras

ANIQUE POITRAS
**SAUVE-MOI
COMME
TU M'AIMES**

Fabuleux voyage au pays de soi avant d'aller au pays de l'autre, *Sauve-moi comme tu m'aimes* est une grande histoire d'amour, un suspense psychologique et une quête spirituelle.

Un CD comprenant un tango et la chanson-thème en deux temps interprétée par la romancière accompagnée ce livre.

LA SOURCE OPALE

Yves Vaillancourt

Yves Vaillancourt
La Source opale

Félicitations à nos finalistes des
Prix du Gouverneur général

ESSAI
ROMAN

Sébastien Vincent **vib éditeur** www.edvib.com

Guy Lalancette

Dans un « jeu de rôles » littéraire sur Internet, Vital choisit d'incarner le lieutenant Drogo, personnage central du célèbre *Désert des Tartares* de Buzzati. Cela ne pourrait être qu'un simple divertissement, mais voilà... il en faut bien peu pour que le jeu devienne sérieux, trop sérieux et que s'entremêlent subitement le réel et le virtuel.

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

ESSAIS FRANCE

La peur n'est pas un bon carburant

FABIEN DEGLISE

Il n'est pas de chercher midi à quatorze heures. La morosité ambiante des Français, leur nature nouvellement dépressive et leur inquiétant repli sur eux-mêmes n'auraient rien à voir avec une gastronomie qui fout le camp, avec les embouteillages sur les autoroutes ou encore avec l'absence de sourires sympathiques sur le visage des commerçants (ou des agents d'Air France dans un aéroport). Que nenni! La France — et les Français avec elle — n'a pas le moral et se trouve sur une pente descendante pour une simple et bonne raison: la peur.

La thèse est hautement réductrice. Mais elle ne fait pas moins fureur par les temps qui courent de l'autre côté de l'Atlantique, poussée par le publicitaire Christophe Lambert (qui n'a rien à voir avec l'acteur du même nom). Son essai, *La Société de la peur* (Plon), grimpe depuis septembre dans les palmiers de bouquins tout en alimentant les nombreux débats médiatiques sur le thème de la débacle.

Avec un titre accrocheur, une écriture légère, des envolées lyriques sur fond de République ou d'espoir et des vérités auxquelles les Français semblent prédisposés dans leur déprime, l'efficacité de la recette n'étonne pas. Même si elle relève parfois de la thérapie collective par le grattage du bobo.

Les Français sont-ils masos? Sans doute. Ils sont aussi entraînés dans une spirale anxiogène depuis une trentaine d'années, estime dans son livre le président de Publicis Conseil France, ami et conseiller du politicien et aspirant président Nicolas Sarkozy, est-il nécessaire de préciser. «La France est mainte-

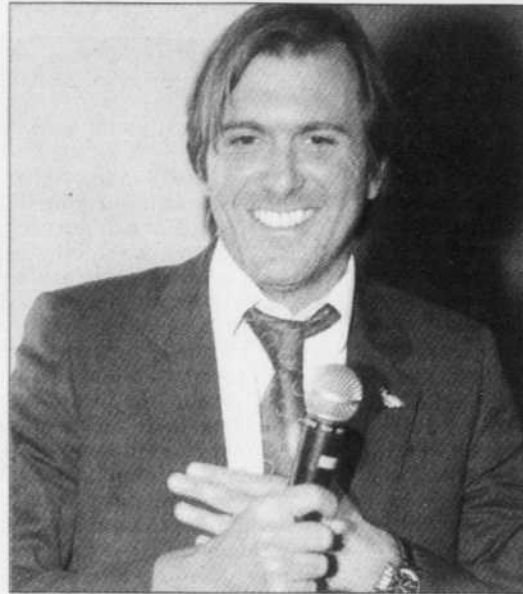
nant un camp retranché miné de l'intérieur par les cinq plaies de la postmodernité, écrit-il. Déprimée, bloquée, irréformable, négative, paranoïaque, tels sont aujourd'hui les qualificatifs d'une société dominée par ses peurs.»

Le pavé est lancé et avec lui viennent forcément les travers d'une France qui «envisage son avenir comme une menace» et conjugue son quotidien au temps de l'immobilisme et de la peur d'agir. Au cœur de cette pathologie: la peur du chômage, qui peine à bas à descendre en dessous des 10 %, la peur de l'autre, matérialisée par «le fantasme des grandes invasions» et les succès électoraux d'un Jean-Marie Le Pen, ou encore la peur de vieillir malade, qui semble, comme ailleurs dans le monde industrialisé, guider le développement de la société.

Perte de confiance

L'angoisse est depuis quelques années alimentée par la télévision, dénonce le fils de la pub. «A la question du journaliste de TF1 [le TVA des Français]: "Pourquoi avez-vous peur?", la jeune femme avait répondu: "Avec tout ce que l'on voit à la télé, on a des raisons d'avoir peur!", écrit-il. [...] La peur représentée fabrique de la peur réelle, elle aussi à son tour réinjectée dans les tuyaux cathodiques.»

La médecine — dont les vertus politico-démagogiques ne sont plus à démontrer — n'en demeure pas moins délétère. Elle donne ainsi le sentiment aux Français de ne plus maîtriser leur destin dans une société qui «panique et [qui] peut alors se livrer aux pires extrémités», estime le théoricien des Temps modernes. Avec sa culture de la fatalité, de l'extrémisme en



Président de Publicis Conseil, ami et conseiller politique du politicien Nicolas Sarkozy, Christophe Lambert entretient l'idée que la France est une société inerte guidée par ses peurs.

me aussi sur elle-même pour assister à la «grande communion compassionnelle» du journal télévisé de 20h ou encore pour mettre son argent, qu'elle a peur de perdre bien sûr, dans l'épargne. Le taux de 15 % y est d'ailleurs significativement le plus élevé d'Europe, rappelle Lambert. Et forcément, ça et tout le reste n'augurent rien de bon pour son pays... à moins que la vapeur soit très vite renversée.

Les pistes de solution ne manquent pas pour sortir de «ce Nouveau Moyen Âge», à condition bien sûr de «ne pas revenir aux règles du passé, mais bien d'inventer les règles du futur», écrit-il. Des règles mettant étrangement, selon lui, en avant les valeurs républicaines et inscrivant la France dans une «société des morales».

Le programme est chargé. Il se résume aussi à la promotion de «la morale de l'effort», afin de remettre la France au travail, de «la morale du respect et de l'autorité», pour redonner aux Français confiance dans leurs élus, et de «la morale de la tolérance», pour attaquer de front une «crispation communautaire» qui mine actuellement le climat social de la France. Des sujets porteurs qui risquent par contre de faire peur après avoir guidé plusieurs autres révolutions dans le passé. De toute évidence, en vain.

Le Devoir

LA SOCIÉTÉ DE LA PEUR

Christophe Lambert
Plon
Paris, 2005, 197 pages

ce qui concerne l'Europe et l'immigration, la France perd confiance sondage après sondage. Elle se refer-

ÉCHOS

Opération charme

Pour se faire une place dans le cœur des Montréalais, le Regroupement des éditeurs canadiens-français organise une série de rencontres littéraires dans les librairies de la métropole au cours des prochaines semaines. Le 27 octobre, les lecteurs pourront s'entretenir avec les romancières Lise Bédard, Michèle Matteau et Lili Maxime dès 19h à la librairie Rafin. Le soir du 2 novembre, c'est au tour des poètes Robert Dickson,

Lise Gaboury-Diallo, Fredric Gary Comeau, Hélène Harbec et Michel A. Thérien de se rapprocher de leur public à la librairie L'Écume des jours. Une causerie sur l'altérité réunira Antonio D'Alfonso, Jean Mohsen Fahmy et Vittorio Frigerio le 11 novembre à 19h, à la librairie-bistro Olivieri. — *Le Devoir*

Place à la lecture!

Dans le cadre de Montréal, capitale mondiale du livre (MCML), le forum «Bibliothèques scolaires: place à la lecture!» entend valoriser l'impor-

tance de la lecture à l'école. Deux tables rondes se pencheront sur la question lundi à la Bibliothèque nationale du Québec. Les mesures prises par le passé feront l'objet d'une analyse à 13h30 avec Denis Vaugeois, éditeur (Septentrion), Gilles Bouchard, auteur du rapport *Les bibliothèques scolaires... plus que jamais* (1989), et Robert Cadotte, commissaire à la CSDM. À 15h30, trois autres panélistes dégageront de nouvelles mesures pour l'avenir. L'annonce d'un nouveau plan d'action par un représentant du ministère de l'Éducation suivra en soirée. — *Le Devoir*

PHILOSOPHIE

Badiner avec le nihilisme

LOUIS CORNELLIER

Roland Jaccard est nihiliste et fier de l'être. Rien, pour lui, ne vaut vraiment, sinon la compagnie de ses frères et sœurs en catastrophe qui se complaisent dans le désastre. On ne se surprendra donc pas qu'il ait été un ami de Cioran et qu'il souhaite lui rendre hommage en signant un petit essai intitulé *Cioran et compagnie*.

«Qu'étais-je, écrit-il, avant de rencontrer Cioran? Un bouddha de piscine qui s'était imbibé de Schopenhauer et qui avait trouvé dans la psychanalyse un remède à l'ennui.» Et qu'est-il alors devenu? Une sorte de philosophe humoriste qui badine avec le nihilisme pour justifier son désœuvrement.

«Un philosophe qui n'est pas un humoriste est un nul», affirme Jaccard, à qui il faut, en effet, reconnaître un certain sens de l'humour. On rit un peu, il est vrai, devant cette machine nihiliste qui consiste à justifier toutes les foirades, dont la séduction de jeunes filles déboussolées par un vieux grigou n'est pas la moindre.

L'homme, cela dit, n'est pas toujours drôle. Quand il écrit, par exemple, qu'Althusser se rachète à ses yeux «en étrançant sa femme» ou que le suicide est la seule option philosophique valable, il sombre dans une provocation facile digne de l'humour d'un adolescent gothique.

Le problème du nihilisme, on ne le dira jamais assez, c'est qu'il s'autodétruit. Quand des écrivains comme Cioran et Jaccard soutiennent, par exemple et par écrit, que «l'écriture est le moyen expressif vulgaire par excellence», leur pensée tourne à vide. Quand Cioran écrit que, «lorsqu'on se refuse à admettre le caractère interchangeable des idées, le sang coule», sa propre affirmation perd son sens (puisque écrire le contraire aurait été, dans cette logique, tout aussi pertinent) et désarme les ennemis du fanatisme en prétendant combattre ce dernier. Que le scepticisme soit un des moments essentiels de la pensée lucide, on veut bien, mais qu'il en devienne la fin sous la forme du nihilisme, voilà qui

n'est pas acceptable pour ceux qui croient encore à la nécessité de la vie avec la pensée.

«Le grand secret en art est de ne pas se donner de peine», ajoute encore un Jaccard jamais à court de formules cretuses qui ont l'air de faire mouche. On souhaiterait, pourtant, que le sage, à l'heure de nous balancer ses leçons de lucidité extrême, se donne au moins la peine d'en évaluer la cohérence interne et les conséquences. Rire devant le non-sens, n'est-ce pas, justement, faire la preuve que le sens existe encore?

Combinant, à la manière de Cioran, une clarté stylistique jubilatoire à un éloge extravagant du désastre existentiel, Roland Jaccard s'impose comme un maître de la pensée paresseuse et démolisatrice. À lire avec précaution.

Collaborateur du Devoir

CIORAN ET COMPAGNIE

Roland Jaccard
PUF
Paris, 2005, 128 pages

Contre la modernité

NICOLAS WEILL

Ceux qui déplorent la confusion entre le libéralisme économique («néo-» ou «ultra-») et la liberté politique resteront perplexes en découvrant, grâce à cette biographie intellectuelle, la pensée du philosophe écossais vivant aux États-Unis, Alasdair MacIntyre. L'auteur de cet essai clair et précis connaît de près la pensée politique anglo-saxonne et, tout en présentant son personnage, sait marquer ses distances.

Car une critique aussi profonde de la modernité est inhabituelle venue des États-Unis. Elle reste actuelle dans la mesure où, renvoyant dos à dos les deux contestations de la société libérale au XX^e siècle que furent le fascisme et le communisme, elle ne plaide pas, comme elles, pour l'abolition de la démocratie. C'est donc une troisième voie qui s'ouvre, passant par la dénonciation philosophique des conséquences de l'individualisme moderne et non par un changement de régime.

La formation de MacIntyre, dont

les subtilités découragent toute lecture réductionniste, doit beaucoup à Wittgenstein et à sa disciple Elisabeth Anscombe. Contemporain de Jacques Derrida et de Jürgen Habermas, MacIntyre est d'abord passé par le Parti communiste britannique, le trotskisme et la nouvelle gauche antistalinienne et antibureaucratique, avant de se convertir au catholicisme en 1983 — une confession de minoritaires, au Royaume-Uni comme aux États-Unis. Il assoit alors sa pensée politique sur un retour à Aristote et à celui qui a en quelque sorte «baptisé» ce dernier: Thomas d'Aquin.

En Europe, certains qualifieraient volontiers de néoréactionnaire cette nostalgie des communautés de marins-pêcheurs du nord de l'Écosse ou des monastères bénédictins. Mais l'itinéraire de ce personnage au style ironique et tranchant s'avère plus complexe qu'il n'y paraît. Son œuvre se rattache en réalité au courant «communautariste» de la pensée politique nord-américaine, illustré par d'autres philosophes comme le Ca-

nadien Charles Taylor ou l'Américain Michael Walzer.

Tous s'inquiètent de l'atomisation provoquée par les progrès d'un libéralisme qui détruit les réseaux anciens de solidarité. Mais MacIntyre est celui qui chasse au plus loin tout individualisme résiduel de son horizon: quand pour Charles Taylor le type idéal demeure celui de l'artisan, MacIntyre préfère exalter le moine ou l'artisan, dont la pratique est «enchâssée» dans la vie communautaire.

MacIntyre reproche à la modernité de dissocier, depuis Hobbes au XVII^e siècle, la politique de la question du «bien vivre», en limitant, par crainte des guerres de religion, les fonctions d'un État désormais neutralisé à la seule préservation de la sécurité et du confort de ses citoyens. À la vie en commun, on voit se substituer, dans une sorte de régression, le souci exclusif de la survie.

Comment surmonter cette modernité objet de ses flèches dans ses deux ouvrages disponibles en français, *Après la vertu* et *Quelle justice? quelle rationalité?* (PUF)? Ni par l'abstraction kantienne d'un Habermas, encore moins par le relativisme postmoderne, mais en corrigeant l'absence de spiritualité libérale par un approfondissement des traditions, seul accès à l'universel.

On aurait cependant tort de chercher un programme chez ce philosophe qui, s'il concède que la vie sociale constitue un bien en soi, n'en demeure pas moins un pessimiste. «Comme s'il ne restait plus qu'à se retirer du monde», écrit Emile Perreault-Saussine. Un pessimiste dont les modèles sont difficilement assignables puisqu'ils se nomment Léon Trotsky et saint Benoît, sainte Thérèse d'Avila et Friedrich Engels.

Le Monde

ALASDAIR MACINTYRE: UNE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE

INTRODUCTION AUX CRITIQUES CONTEMPORAINES DU LIBÉRALISME
Émile Perreault-Saussine
PUF, coll. «Léviathan»
Paris, 2005, 168 pages

LES OI ET L'AUTRE
QUEL AUTRE ?
POLITIQUES ET POÉTIQUES DE L'ALTÉRITÉ
avec la participation de
PAUL AUDI et JEAN-CHRISTOPHE BAILLY

du 27 au 29 octobre 2005
Salle des Boiseries (UQAM)
405, rue Sainte-Catherine Est
Local J-2805

COLLOQUE

Jeu 27 octobre 9h-12h
Paul Audi
Éric Méchoulan
Gérard Bucher

Jeu 27 octobre 14h-17h
Simon Harel
Anthony Wall
Jean-Pierre Vidal
Guillaume Asselin
Pierre Ouellet

LANCEMENT

Jeu 27 octobre 17h
LANCEMENT COLLECTIF
Galerie UQAM, 1400, Berri, Local JR-120

UQAM

Vendredi 28 octobre 9h-12h
Jean-François Chiantaretto
Alexandre Prstojevic
Alexis Nouss
Nicolas Simard
Bogumil Jewsiewicki-Koss

Vendredi 28 octobre 14h-17h
Wladimir Kryszynski
Sherry Simon
Adelaide Russo
Thierry Tremblay
Laurier Turgeon
Daniel Arsenault

Samedi 29 octobre 9h-13h
Danielle Forget
Marie-Dominique Popelard
Jean-Philippe Uzel
Georges Leroux
Jean-Christophe Bailly

ENTRÉE LIBRE
Informations : www.uqam.ca/soietautre

Récital de poésie de l'HEXAGONE

LE DIMANCHE 23 OCTOBRE
À 14 H À LA LIBRAIRIE GALLIMARD,
SITUÉE AU 3700, BOUL. SAINT-LAURENT À MONTRÉAL. TEL. : (514) 499-2012.
ENTRÉE LIBRE.

Martine Audet et
Robbert Fortin se
joindront aux poètes
présents et à l'équipe
de la librairie Gallimard
pour rendre un hommage
à Michel van Schendel.

Lucien Francoeur
Pierre Nepveu
Danielle Fournier
Dominic Gagné
Thierry Dimanche
Pierre Ouellet

Librairie Gallimard

LIVRES

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Hunter Thompson et le monstre étoilé

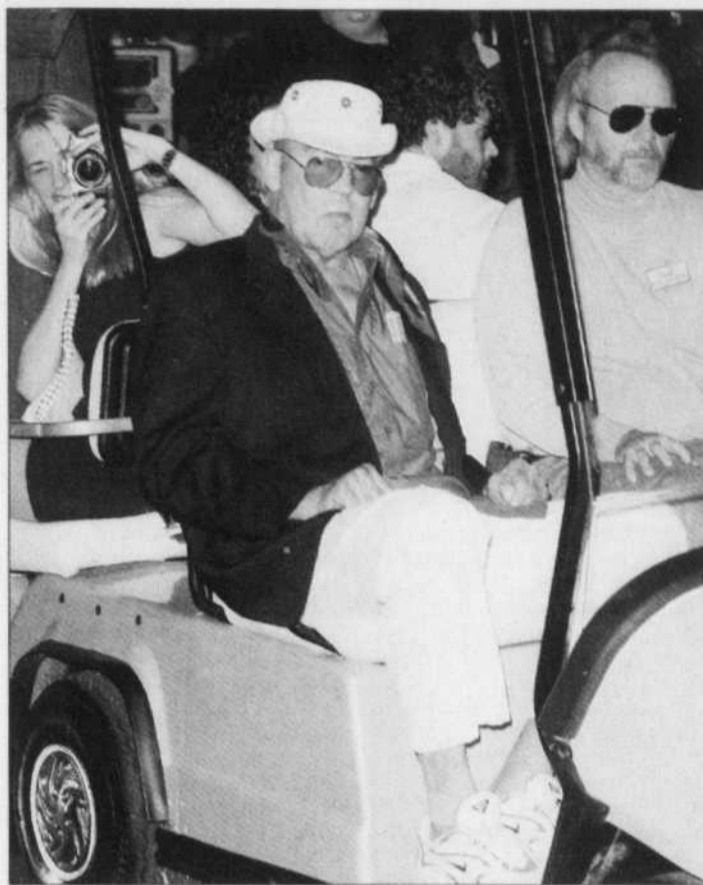
MICHEL LAPIERRE

L'année 2005 symbolisera l'année dans l'histoire des États-Unis le désenchantement de deux générations d'écrivains. Le 20 février, Hunter S. Thompson, figure flamboyante de la contre-culture et artisan du «gonzo journalism», se tire une balle dans la tête à l'âge de soixante-sept ans. Le 7 mai, Tristan Egolf, militant anti-Bush et grand espoir de la littérature américaine, se donne la mort à l'âge de trente-trois ans.

Comme Egolf commençait à le faire d'une manière nouvelle, Thompson a pratiqué, à partir de l'assassinat de John F. Kennedy en 1963, l'autopsie littéraire d'un cadavre unique: celui du rêve américain. Révolté contre le journalisme prétendument objectif propre aux États-Unis, l'écrivain a mis en avant un journalisme très personnel qu'on a vite associé au mot «gonzo» qui, dans l'argot bostonnais, désigne le buveur encore debout au petit jour.

On comprend mieux pourquoi le «gonzo journalist» n'était pas un simple ivrogne et un simple junkie. Pour Thompson, la meilleure façon de rester debout en Amérique consistait à s'asseoir. «Je n'ai pas encore trouvé», déclarait-il en 1989, «de drogue qui défonce autant que de s'asseoir à sa table de travail pour écrire.» Pour affirmer cela, il faut évidemment que le journaliste devienne le héros de ses propres reportages et de la course folle de son écriture, comme le montre *Gonzo Highway*, recueil de lettres et d'écrits divers de Thompson qu'on vient de traduire en français.

«La meilleure fiction», soutient



Le journaliste Hunter S. Thompson durant une de ses sorties très... médiatisées.

AGENCE FRANCE-PRESSE

l'écrivain, est bien plus vraie que n'importe quel type de journalisme.» Il voit en Jack Kerouac un défenseur de cette fiction métajournalistique. À force de relire Thompson, journaliste au style plus allusif qu'analytique, on arrive à comprendre et à reconnaître que *Sur la route*, de Kerouac, est un très grand récit fictif, voire un récit mythique,

parce qu'il est un métareportage.

Chez les Hell's

Mais pour qu'un reportage finisse par s'assimiler à un roman, il faut prendre des risques. Le 6 juillet 1965, plus que jamais à la recherche de l'authenticité littéraire, Thompson écrit à Tom Wolfe, le jour-

naliste qui pense un peu comme lui et qui deviendra un romancier célèbre. Il lui annonce une grande nouvelle: «Quant à moi, j'intègre les Hell's Angels...»

À la une de *The Nation* sept semaines plus tôt, l'article de Thompson sur ce gang motorisé vient d'apporter au journaliste la notoriété. Il engendrera un livre au succès éclatant. Sédit par la rébellion sociale que représentent les Hell's Angels, Thompson rêve de les faire participer à la contre-culture. Il invite la chanteuse Joan Baez à les inscrire à l'école d'avant-garde qu'elle vient de fonder pour qu'ils s'initient à la non-violence! Mais Thompson est malchanceux. Ses imprévisibles copains motorisés lui cassent la gueule...

Ce ne sont pas seulement les Hell's Angels qui font perdre au journaliste ses illusions. Même les rebelles les plus doux le déçoivent. En 1968, Thompson écrit: «J'ai envoyé paître les hippies: encore un mode de vie qui avait échoué.» Il n'épargne pourtant pas les conservateurs. En 1967, Ronald Reagan lui apparaissait déjà comme le catastrophique «Espoir Blanc de l'Occident».

Mais Reagan n'est rien devant George W. Bush. «Nous sommes devenus, écrivait Thompson à l'aube du XXI^e siècle, un monstre nazi aux yeux du monde entier.» Il ne lui restait plus qu'à conjurer la violence par la douceur de la mort.

Collaborateur du Devoir

GONZO HIGHWAY
Hunter S. Thompson
Robert Laffont
Paris, 2005, 480 pages

BÉDÉ

Exercice de style

FABIEN DEGLISE

Un drôle d'homme en noir, chapeau melon sur la tête, à le regard perplexe. Doit-il aller à droite ou à gauche?

À l'heure des grands débats politiques et sociaux, la question est sans doute très à propos. Sauf bien sûr pour le dessinateur Eric Asselin, alias Leif Tande, qui voit plutôt là une occasion en or pour déconstruire le monde de la bande dessinée avec son dernier récit complètement «pété» baptisé *Morlac* (La Pastèque).

Vent de fraîcheur soufflant sur l'univers de la bédé d'ici, l'œuvre s'inspire grandement du concept de l'OUBAPO (ouvrage de bande dessinée potentielle), qui consiste à raconter une histoire en se pliant à une multitude de contraintes. Une entreprise délicate visant à explorer les limites d'un support... tout en malmenant un brin le lecteur perdu loin de ses repères.

La théorie est plutôt hermétique, tout comme la pratique d'ailleurs, qui prend le visage d'une promenade à choix multiple dans la vie d'un

homme sombre portant une valise et dont l'existence, case après case, va évoluer en parallèle sur plusieurs tableaux au gré des choix qu'il va faire. À droite, c'est dans les égouts qu'il va conduire son incertitude. À gauche, le petit bonhomme va monter plus haut!

Au-delà de la symbolique, sans doute accidentelle, *Morlac* s'affirme avec sa structure sans queue ni tête et sans dialogues, pleine de doutes, de samourais enragés, de portes blindées et de tuyaux qui mènent là où l'on ne s'y attend pas. Avec en trame de fond un préalable: une lecture hautement attentive et quasi mathématique est nécessaire pour suivre et comprendre les déambulations de l'homme à la cravate qui ne va pas forcément nulle part.

Le Devoir

MORLAC

Leif Tande

La Pastèque

Montréal, 2005, 148 pages

Sortie: le 3 novembre



SOURCE EDITIONS DE LA PASTÈQUE

Illustration de Leif Tande pour *Morlac*.

PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU CANADA

La courte échelle félicite ses finalistes.

Littérature jeunesse - illustrations



Pascale Constant

Littérature jeunesse - texte



Sylvain Meunier



Danielle Marcotte

la courte échelle
100% littérature

Trois-Pistoles: 10 ans et toutes ses dents!



Vie de couple virtuel



Accents

du Canada français



Lise Bédard
Michèle Matteau

Prix Christine-Dumitriu-Van-Saenen



Lili Maxime

Prix France-Acadie



Rencontre avec trois romancières

JEUDI 27 OCTOBRE 19 H
LIBRAIRIE RAFFIN
6330, RUE ST-HUBERT
ENTRÉE LIBRE (514) 274-2870



www.recf.ca
14 éditeurs sous une même bannière

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

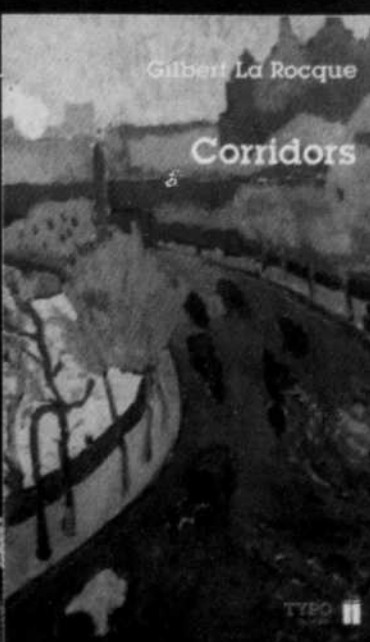
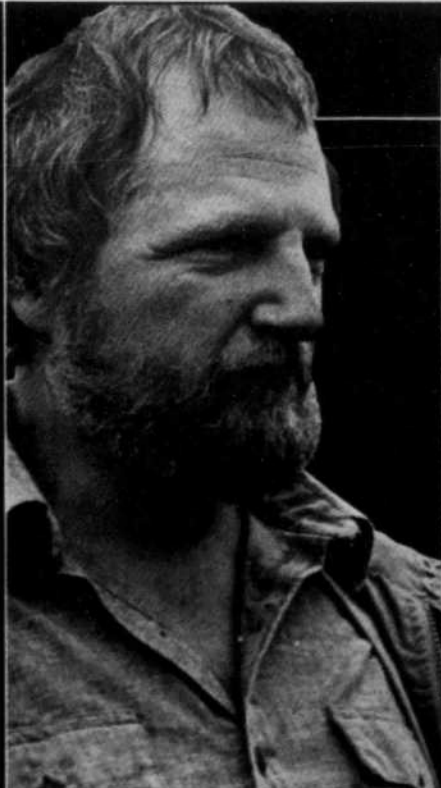
LE DEVOIR



TYPO a entrepris de rééditer toute l'œuvre romanesque de Gilbert La Rocque, un grand romancier québécois disparu trop tôt. Cet automne, paraît *Corridors*, un roman d'action mené de main de maître dans une ambiance de rêves et d'hallucinations, une œuvre au style riche et nerveux.

TYPO

www.edtypo.com



DE VISU

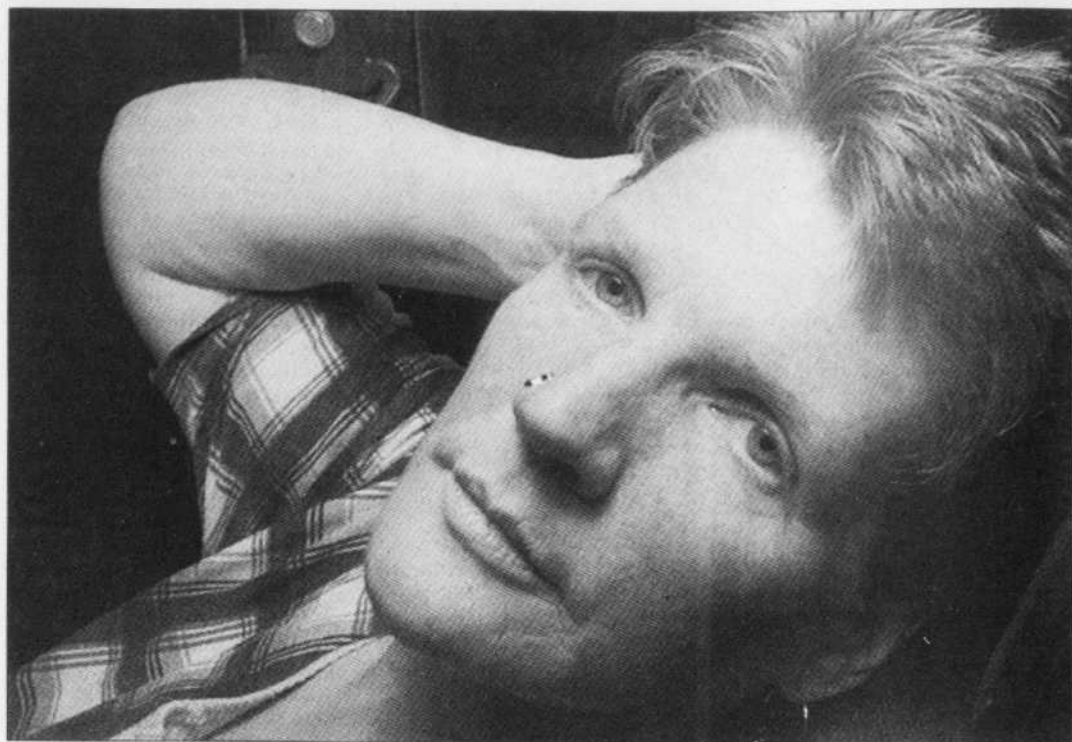
Interstices dans la ville

TERRITOIRES URBAINS
Christian Barré, Martin Désilets,
Isabelle Hayeur, Emmanuelle
Léonard, Pavel Pavlov,
Myriam Yates
Musée d'art contemporain de
Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 8 janvier 2006

BERNARD LAMARCHE
C et automne, la ville est dans le collimateur des musées montréalais et d'au moins une revue. Le magazine *CV Photo* lui consacre son tout dernier numéro tandis que le Centre canadien d'architecture est à mettre la dernière touche à son exposition *Sensations urbaines*. L'exposition doit ouvrir le 26 octobre. Elle portera sur la manière qu'ont les grandes agglomérations de stimuler d'autres sens que celui de la vue. Au Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), sous la gouverne du conservateur Réal Lussier, c'est un peu l'inverse qui se produit alors que le territoire de la ville est arpenté par six jeunes artistes à travers les regards de la vidéo et de la photographie. Là, des paysages urbains sont auscultés.

La tentation est forte de rapprocher ces efforts avec un événement organisé, il y a quelques années, par les commissaires Diane Gougeon, Marie Fraser et Marie Perrault pour le centre d'artistes Optica. *Sur l'expérience de la ville* avait cependant comme particularité de se tenir à l'extérieur des murs de la galerie et donnait, à travers les stratégies déployées par les artistes pour s'inscrire dans un tissu urbain pas toujours réceptif à l'art, une idée de la fibre dont le territoire urbain est constitué. Au MACM, la présentation fait le tour des sujets qu'il est possible d'aborder dans la ville. Les six artistes retenus pour l'exposition — six jeunes artistes dont les productions antérieures et actuelles justifient amplement le détour — arpentent des sujets connus sur lesquels, honnêtement, ils nous apprennent peu, sinon qu'ils ont pu y exercer leur subjectivité sur différentes facettes de la réalité urbaine. Six sujets pour six artistes: on y traite de l'étalement de la banlieue, des stratégies de contrôle et de surveillance, des lieux désaffectés, des non-lieux que sont les grands parkings des centres commerciaux, de l'itinérance et des différents signes anonymes laissés par des quidams dans la

ville. Franchement, pas de quoi écrire à sa mère, tant ces sujets ont été largement documentés dans le passé. A tout le moins, dans cette panoplie de sujets, la réalité nouvelle relative des cybercities, qui cachent plus qu'elles ne révèlent leurs structures de fonctionnement, aurait pu aussi être abordée. Ce qui s'avère être un tour d'horizon trop incomplet aurait pu ainsi être approfondi. L'affaire pourrait rebuter, d'autant plus que l'introduction du catalogue, signée par le conservateur de l'exposition, a de quoi faire dresser les cheveux sur la tête. Il y laisse entendre que la naissance de la photographie coïncide dans l'histoire avec celle de la ville moderne et que la photographie et ses développements marchent bras dessus, bras dessous avec la ville et le perpétuel chantier qu'elle constitue, ce qui est historiquement plus que discutable. Il est plus juste de dire que la photographie a tout à voir avec la découverte du territoire en général, pas seulement celui de la ville, comme en témoignent les missions héliographiques menées au XIX^e siècle. Cela dit, autre écueil d'un catalogue auquel plus de soin aurait dû être apporté, on y ressass



Jessie Dumont, 2005, de Christian Barré. De la série *Dignité*.

SOURCE MAC

se une fois de plus le cliché voulant que la ville soit par essence aliénante. En vérité, il ne s'agit que d'une des réalités, d'une des «*expériences de la ville*» pos-

sibles. De fait, la banlieue et la nature peuvent également être considérées comme aliénantes, pour des raisons autres que celles qui motivent le même constat à propos des villes.

propos sur les «*espaces résiduels*». De ce point de vue, l'exposition gagne du mordant, tant les œuvres cultivent un sens des frontières.

En ouverture du parcours de l'exposition, Isabelle Hayeur, avec ses images numériquement manipulées, rappelle, notamment dans *Blindsight*, que les sols sur lesquels la banlieue s'étend sont formés de sédiments. Elle active une métaphore archéologique par des moyens plutôt captivants: l'ombre des quelques arbres rescapés de la destruction des bulldozers se transforme en une excavation

VOIR PAGE F 11: VILLE

**The International Truth Compassion Tolerance
Fine Arts Exhibition**



Du 25 octobre au 12 novembre 2005
Le vernissage aura lieu
le 26 octobre de 17h30 à 19h30

Film *Tempête de Sable* de Michael Mahonen
Le mardi 1^{er} novembre de 19h à 21h
Entrée gratuite

Contacts: Ying (514) 802-6328
Kathia: (514) 963-4249

Les dons vont aux orphelins de la
campagne de sauvetage GMR

GALERIE GORA

279 Sherbrooke Ouest, espace 205, Montréal
tél: 514.879.9694 www.gallerygora.com

METRO place-des-arts

La Grande Époque

希望之聲 國際廣播電台
Sound of Hope Radio Network

三六藝學社

唐 NDI Vision
New Tingo Diversity Television

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Question d'échelle, volet 1/2
Penser grand
23 octobre 2005 - 29 janvier 2006

Les pays de François Lanoue
18 septembre 2005 - 28 mai 2006

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE
www.musee.joliette
(450) 756-031

Des espaces résiduels
Est-ce une raison pour rejeter cette exposition dont le cran tient notamment au fait de rassembler une jeune production sur un sujet éminemment complexe? Nenni. Malgré ce qu'on vient de dire, le meilleur point de vue sur l'exposition revient encore au conservateur Réal Lussier, qui disait, en conférence de presse, avoir centré son

Jusqu'au 30 octobre
MARC • ANTOINE NADEAU
à la **GAO** - 495-7419

Artificiel et monstrueux?
LA CHAMBRE BLANCHE présente
Eduardo Kac
en conférence au Musée de la Civilisation
le mardi 25 octobre à 19h30
Téléprésence et Bio Art :
Connecter Humains, Robots et Lapins.

Info : www.chambreblanche.qc.ca
Réservation : (418) 643-2158
Prix d'entrée : 3\$
18 Amis du Musée et membres de LA CHAMBRE BLANCHE

Desjardins présente

Riopelle
impressions sans fin

Plus de 160 estampes réalisées par Jean-Paul Riopelle entre 1967 et 1996.

Jean-Paul Riopelle, L'Épervier, 1981.
Lithographie, H.C., 65,7 x 83,4 cm.
Coll. MNRBAQ, Don de l'artiste
© Succession Jean-Paul Riopelle / SODRAC (Montréal) 2005

AU MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC
Du 20 octobre 2005 au 8 janvier 2006

Commissaire de l'exposition : Bernard Lamarche, historien de l'art, journaliste et critique d'art au quotidien *Le Devoir*.
Catalogue de l'exposition en vente à la boutique du Musée et dans toutes les librairies (distribué par Les Publications du Québec)

Musée national des beaux-arts du Québec
Québec

Parc des Champs-de-Bataille, Québec
www.mnba.qc.ca
(418) 643-2150 / 1 866 220-2150
Le Musée national des beaux-arts du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

VERNISSAGE
23 octobre - 16 novembre
CLAUDE PELLETIER

GALERIE
LINDA VERGE
1049, AVENUE DES ÉRABLES
QUÉBEC (418) 525-8393
www.galerielindaverge.ca

L'AGENDA
L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES
Gratuit dans *Le Devoir* du samedi

LE DEVOIR

DE VISU

VILLE

De son côté, Christian Barré propose des images photographiques d'une grande humanité

SUITE DE LA PAGE F 10

inquiétante au bord de laquelle l'artiste nous situe. Et cela, elle réussit à le faire dans d'autres images. Hayeur cultive un sens de l'étrangeté qui assure qu'on ne passe pas outre à ces images.

Dans une des trois anti-chambres dans lesquelles il faut entrer dans cette exposition, Emmanuelle Léonard nous transporte dans une sorte de régie de télévision, avec sa projection à plusieurs canaux. L'artiste a abordé des policiers et des gardiens de sécurité dans les rues de Mexico avec une caméra cachée dans son chapeau. Sa démarche la mène à traîner un peu plus lon-

guement auprès de ces gardiens de la paix dont certains ont l'air aussi menaçants que des voleurs. Astucieusement, Léonard semble avoir pris un malin plaisir à couper les bandes juste au moment où ces agents et policiers réagissent à sa présence. De cette façon, le dispositif de surveillance est court-circuité, alors que le spectateur s'attend à tout voir, on le frustré. D'autres œuvres de Léonard, des photographies cette fois, traitent d'un sujet encore peu documenté et se détachent des lieux communs sur la ville. L'artiste y montre des marcheurs et fait voir que ces derniers créent dans la ville leurs propres circuits de déam-

bulation, faisant fi des prévisions de l'urbanisme. La série montre une des façons qu'ont les gens de s'approprier l'espace public.

Lieux en transition

Dans une installation vidéo d'une certaine ampleur mais qui n'est pas des mieux ciblées, Myriam Yates nous situe dans des lieux en transition, comme l'île Notre-Dame ou l'Hippodrome, des anciens lieux de rassemblement. Pavel Pavlov, lui, s'attaque de façon brillante aux stationnements des centres commerciaux. Il a rigoureusement fixé sa caméra sur les chiffres qui permettent de se retrouver dans ces espaces indistincts et exploite leur fonction première d'étalon du paysage asphalté. Sur quatre écrans qui nous entourent, les quatre facettes de ces repères rassurants défilent selon un fondu enchaîné bien maîtrisé, et au moment où les chiffres se succèdent de 1 à 32, le paysage urbain défile, comme lui aussi énuméré. Cet inventaire d'un paysage urbain blessé n'a rien de banal.

De son côté, Christian Barré propose des images photographiques d'une grande humanité. L'artiste s'est immiscé dans la réalité de femmes qui ont connu l'itinérance et le déracinement, un statut qui trop souvent constitue l'impensé de nos sociétés. Barré a tenté de briser la barrière de l'anonymat et a cherché à redonner à ces femmes éprou-



SOURCE MAC

Aménagement de la voie publique, gestion des végétaux, 2004-05, de Martin Désilets. De la série Marquer le territoire - Transformer l'espace.



SOURCE MAC

Occupants, 2005, de Myriam Yates. Image tirée de l'installation vidéo.

vées par le destin une forme de dignité (c'est le titre de la série, bien qu'il soit un peu indélicat), le temps d'un cliché photographique. Barré a photographié ces femmes dans des poses valorisantes, les inscrivant dans un espace de représentation qui les soustrait, pour la postérité (c'est ce que la photographie réalise,

dit-on), à leur condition difficile. Reste alors le projet de Martin Désilets. Ce dernier a photographié des traces impronables dans la ville, signes que les citoyens ou les employés de la ville donnent volontairement ou non une couleur à cette dernière. Désilets a mis le

cap sur ces interventions non signées et qui paradoxalement donnent une identité, même fugace, à l'espace urbain. De type documentaire, l'approche n'a rien de nouveau mais n'est pas sans intérêt.

Le Devoir

JEAN PAUL RIOPELLE

Estampes et Mutations

Exposition du 12 octobre au 12 novembre 2005

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

YVES TRUDEAU

Réflexion sur un monde silencieux, sculpture

JUSQU'AU SAMEDI 12 NOVEMBRE

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770

Horaire: mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-20h samedi 12h-17h et sur rendez-vous

STÉPHANIE GEVREY

L'été indien, paysages
jusqu'au 6 novembre 2005Studio 261
galerie d'art261, St-Jacques Ouest, Montréal (Québec)
Tél.: (514) 845-0261 - www.studio261.ca

« On ne va pas voir une œuvre. On lui rend visite. Ou c'est par elle qu'on est visité. En elle, je rencontre le monde. En elle, quelqu'un vient à ma rencontre. M'apporte son propre monde... »

Pierre Ouellet

LANCEMENT

JEUDI 27 OCTOBRE 17h
Galerie de l'UQAM
1400, Berri, Local JR-120

cep

esthétique et poétique



www.lenoroit.com

À force de voir
Histoire de regards

Pierre Ouellet

ÉDITIONS DU NOROÎT

ISABELLE HAYEUR
EXCAVATIONS

DU 15 OCTOBRE AU 20 NOVEMBRE 2005

Galerie Thérèse Dion Art contemporain
372 ouest Sainte-Catherine, suite 527
Montréal, Québec H3B 1A2
téléphone: 514-398-9204www.theresedion.com
www.isabelle-hayeur.comsensations
urbaines

vous ne verrez plus la ville du même oeil

une exposition présentée dès le 26 octobre

conférences
ressentir la ville

une exploration sensorielle du paysage urbain

En collaboration avec l'Université Concordia sous la direction de David Howes

Les jeudis à 19 h — Entrée libre

27 octobre

The Sensuous City: From the Middle Ages to Modernity*
Constance Classen, historienne de la culture et auteure

3 novembre

Lighting Urban Spectacle: Electric Interventions in Everyday Life*
Mark Sussman, artiste et professeur en théâtre

Cette série se poursuivra les 17, 24 novembre et 8 décembre.

causerie dans les salles

Le samedi 29 octobre, à 11 h
Mirko Zardini, commissaire de Sensations urbaines

pour plus de détails: www.cca.qc.ca/programmes



CCA

Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile, Montréal ☎ 514 939 7026
Ouvert du mercredi au dimanche, 10 h à 17 h; le jeudi, 10 h à 21 h
Entrée libre le jeudi soir de 17 h 30 à 21 h
*En anglais avec traduction simultanée

Hydro Québec

LOTO QUÉBEC

MAG

CIBC

The Gazette

CIBC

THADDEUS HOLOWNIA
THE RADIO CANADA INTERNATIONAL
PORTFOLIOEXPOSITION DE PHOTOGRAPHIE
27 OCTOBRE AU 12 NOVEMBREHOLLINGER COLLINS art contemporain
4928 Sherbrooke O. (514) 484-5444 www.hollingercollins.comHOLLINGER
COLLINS

RCI

RADIO CANADA
INTERNATIONAL

LIVRES

ESSAI

Les grandes désespérances

PHILIPPE LANÇON

Robert McLiam Wilson a eu 40 ans, c'est un âge sans avenir. Il vit à Belfast, un lieu qui n'en a guère plus. Les hommes pauvres, ici, ont tout le temps du monde devant eux grâce aux femmes; celles-ci «tiennent les rênes de la pauvreté». Belfast est la ville où l'écrivain a grandi, où les gens deviennent fous, et qu'il veut maintenant quitter. «L'Irlande du Nord est le pays de l'occasion zéro», écrit-il dans *Les Dépossédés*. Les emplois vacants y évoquent les griffons et les licornes, ils sont si rares qu'on n'arrive pas à y croire.

Les Dépossédés est son deuxième livre. Ce n'est pas un roman, mais une enquête sur la pauvreté au Royaume-Uni. On le publie aujourd'hui en français, mais il date de 1992. Il n'a pas forcément vieilli. Cette année-là, Robert McLiam Wilson publie également *La Douleur de Manfred*, un roman d'une puissance inconfortable qui sera traduit en 2003. Dans *Les Dépossédés*, il constatait qu'«aucun roman célèbre n'a Belfast pour décor». Un romancier n'étant jamais mieux servi que par lui-même, il publie en 1996 ce roman: *Eureka Street*. Traduit en 1997, il incarne désormais sa ville natale et rend à raison son auteur fameux. Ensuite, silence. Un nouveau roman, *The Extremists*, est annoncé en 2003 par la revue britannique *Granta*; un extrait en est publié. On attend toujours la suite. Depuis neuf ans, l'un des meilleurs romanciers de sa génération n'a rien publié.

Depuis trois ans, son téléphone à Belfast sonnait en vain. Comment faire apparaître et parler un écrivain qui se tait? Les droits d'un lecteur, quel qu'il soit, restent limités. [...]

Battre sa femme

Le succès d'*Eureka Street* l'a désemparé. «J'avais honte et j'avais peur. Quand on me flattait, j'avais toujours envie de répondre: vous devriez lire Tolstoï, c'est beaucoup mieux.» Robert, dit un ami, est si dur avec lui-même. Il a de très grandes espérances. Il fait retraite à Belfast. Dans le trou, il lit des essais historiques sur les dictateurs qui sont «des romanciers frustrés»: Hitler, Staline, Lénine, Mao et, son pré-



robert mcliam wilson / donovan wylie
les dépossédés

férent, Napoléon, le seul qui soit «un être humain» et qui n'ait pas «une énorme frustration».

Dans la conversation, son humour, son rire et sa disponibilité envahissent l'espace avec une élégance naturelle. Intact, efficace, d'une courtoisie presque ingénue, l'enthousiasme déborde de la parole comme la mousse d'une bière nouvelle, fraîche et sombre. [...]

Le quartier de son enfance, Turf Lodge, est au cœur de l'Ouest pauvre et catholique. La mère de Robert était l'un et l'autre. Dans *Les Dépossédés*, il y fait parfois allusion. «La misère de Belfast, écrit-il, c'était la substance même de mon enfance.» La famille compte six enfants. «L'un est mort», précise-t-il, et il ne voit plus les autres. Il habite désormais un quartier *middle class* dont il sort assez peu.

La mère vit successivement avec plusieurs hommes: les pères sont nombreux et restent mal déterminés. Que fait celui de Robert? «Il passait l'essentiel de son temps à battre sa femme. C'était un homme ignorant, avec toutes les peurs de l'ignorance. Mais était-ce vraiment mon père?» Le romancier ne l'oubliera pas. *La Douleur de Manfred* est l'histoire d'un homme qui a fait la Seconde Guerre mondiale dans les troupes de Montgomery, comme l'un des amants de la mère de Robert, et qui, comme son père ou beau-père, a battu sa femme.

Robert n'aime plus ce roman. «Je croyais avoir écrit un roman

sur le regret, dit-il, et j'ai écrit un roman sur la honte. Il n'est pas permis de se tromper à ce point.» Tout est permis quand le roman est réussi. Dans *La Douleur de Manfred*, on voit un couple qui s'aime mourir par incapacité à vivre cet amour. «Pendant vingt ans, ils laissent tourner cet amour comme du lait», résume Robert. [...]

Il parle avec passion du premier baiser de David Copperfield. C'est toujours celui qu'il donnera demain, dans ses rêves, ou jamais, sinon sur les pages qu'il voudrait écrire. «Dickens était très stupide, dit-il, mais il l'était de manière extraordinaire: il ne pouvait pas écrire mal. Il est sentimental, odieux avec sa femme, et tout ce que vous voulez, mais le son de sa phrase est toujours juste. Ensuite, il parle du temps qu'il fait comme personne et, par-dessus tout, il a inventé le roman urbain. Plus on le lit, plus il est bizarre. Devenu célèbre, il marchait des nuits entières dans les quartiers les plus pauvres de Londres. Plus il avait de succès, plus il revenait à la pauvreté et à l'enfance.» Dans les romans de Robert, l'enfance est dans le rebondissement de la langue et la ville est infiniment présente. Nul ne décrit comme lui les ciels de Belfast; un romancier, car il n'aime guère les poètes, les «bardes» irlandais. Le ciel fait rêver durement les villes qui ne rêvent pas.

Kapos du système

Il a 12 ans lorsque la famille quitte Belfast pour la petite ville d'Antrim. Ce déménagement l'a peut-être empêché d'entrer en guerre civile. Le garçon qui revient, gorgé de romans du XIX^e siècle, est horrifié par la violence et la stupidité du conflit. Deux auteurs passent au galop de crin son sentimentalisme: Balzac, George Orwell. Du second, *Un peu d'air frais*, lu à 13 ans, lui donne envie «de mourir pendant quelques semaines». C'est l'histoire d'un homme, George Bowling, qui revient sur les lieux de son enfance. Il n'y trouve qu'un vent désespérément nostalgique. Comme tous les personnages d'Orwell, Bowling est un anti-héros. «Orwell, dit McLiam Wilson, était un trou de cul snob et d'une grande amertume, mais il a atteint la clarté.»

À 16 ans, il découvre *Ulysse* de Joyce, dont il récite encore volontiers le premier paragraphe. Il en a 17 quand sa mère le vire parce qu'il a une amie protestante. Pendant trois mois, il vit dehors. Plus tard, cette mère épousera elle-même un protestant. [...]

Son premier roman, *Ripley Bogle*, publié en 1989, est en partie inspiré par cette expérience. Il en a écrit cinq versions; la dernière lui a donné la voix du personnage. Un sans-abri raconte son corps et ses souvenirs, l'un dans les autres, depuis les abords de Buckingham Palace. C'est un roman précis, enjoué, une réussite du picaresque anglo-saxon. Parlera-t-on un jour de roman thatchérien comme il y eut le roman victorien?

Les Dépossédés, son deuxième livre, est une enquête rageuse et empathique sur les pauvres à Londres, à Glasgow et à Belfast, à la fin de ces années Thatcher; ceux que George Orwell appelait, dans les années trente, «les rebuts du dieu argent». Le livre a été fait avec le photographe Donovan Wylie, également irlandais, depuis lors entré à l'agence Magnum. [...]

Les Dépossédés se découpent en trois parties. La première, à Londres, est la plus réussie. À travers quelques longs portraits, Robert donne à vivre la mécanique de l'appauvrissement — ce qu'il nomme la dépossession. Cette mécanique est rapide, violente, presque toujours irréversible. La manière dont il le conte suggère au lecteur qu'il pourrait bien lui aussi, un jour, plus vite qu'il ne croit, finir dépossédé.

En régime très libéral, des crâpules de toutes sortes profitent de cette déchéance: petits patrons de la restauration, du bâtiment, des entreprises de service — mais aussi grandes firmes de la City et services sociaux à l'ordinaire darwiniste. Ce sont les kapos du système. Le livre décrit ce qu'ils font subir à ceux qui doivent tout accepter. Le reste de la société, naturellement, bénéficie de ce traitement des pauvres. «De plusieurs manières compliquées et vague-

ment louches», écrit Robert, notre prospérité dépend de leur dépossession. Nous leur sommes redevables. Et nous devons laisser cette conviction nous gâcher la soirée.»

Cette enquête est un travail d'écrivain: son imperfection est toujours créative; la réalité résiste à l'intérieur du récit; les limites, les échecs, les changements de registre, rien n'échappe à la page. Robert s'arrête et s'oublie dans les personnages qu'il rencontre. Ils sont plus libres que leur état, plus complexes que les bons sentiments qu'ils inspirent. Il sympathise avec eux. Il analyse leurs «rêves mégalomaniacs», leurs soucis de propreté dans le désastre, l'importance vitale de la télé, les nombreux mensonges dont le système leur fait grâce.

Plus il entre en eux, plus il se sent poreux et honteux d'avoir à ne pas l'être. Il a du mal à les quitter, mais il sait qu'il le doit. Le protocole compassionnel est intenable. Il ne nous épargne donc ni ses angoisses, ni son malaise, ni son indignation, ni sa culpabilité, ni ses souvenirs: lui aussi, quelques années plus tôt, a connu la rue et les sales boulots imposés par de sales cons, ces hommes que le discours dominant fait passer pour des héros sociaux. Ce dont il est témoin ne cesse de le renvoyer à ce qu'il a vécu. Il finit par ne plus supporter ni l'un, ni l'autre.

C'est ainsi que Donovan Wylie se retrouve seul à Glasgow: la seconde partie du livre est composée par le journal et les réflexions postérieures du photographe. Que son compagnon ait flanché devant la misère le rend furieux, puis le soulage: les «angoisses» de l'écrivain ne le perturberont plus dans son travail. «Je ne voulais pas que les gens que je voyais se sentent envahis par le projet d'écriture de Robert, résume-t-il. Car il éloignait de moi beaucoup des gens qu'il rencontrait.»

L'écrivain reprend le collier dans leur ville, Belfast. Il enquête chez les pauvres catholiques, chez les pauvres protestants. Il montre comment le conflit nord-irlandais les accable également. Il souligne aussi

ce paradoxe: le conflit nord-irlandais a obligé les autorités à développer à Belfast, en plein thatchérisme, une politique très efficace de construction de logements sociaux.

Le livre entier frémit sous l'autobiographie et sous cette vieille compagne déjà rencontrée, la honte. Car Robert McLiam Wilson est, dès ce moment, l'écrivain de la honte: celle qu'il éprouve, celle qu'il communique. Dans *Ripley Bogle* et *Eureka Street*, cette honte est joyeuse, presque euphorique. Dans *La Douleur de Manfred*, elle est muette. Dans *Les Dépossédés*, elle est colérique.

Deux livres inspirent ce travail. D'une part, *Louons maintenant les grands hommes*, de James Agee et Walker Evans: cette enquête très personnelle sur trois familles de métayers blancs du Sud américain en 1936 est l'un des grands livres sur la crise américaine. D'autre part et surtout, *Le Quai de Wigan*, ou George Orwell effectue puis recompose, au milieu des années trente, une enquête sur le pays minier anglais. On reconnaît le ton d'Orwell, ce mélange transparent d'enquête, d'autobiographie et d'indignation personnelle, dans le chapitre consacré à Belfast.

Lire *Les Dépossédés* aujourd'hui, sous le chant des sirènes réformistes, est une expérience curieuse: on y voit comme dans une boule de cristal ce qui pourrait nous arriver. Ce déjà vieux livre rappelle les effets concrets de la diète imposée par ceux qui n'en souffriront pas et de la dissolution progressive de l'idée de service public. Le concret devient vite la loi du plus fort. Il se fait sentir tout en bas: là où l'on trouve au premier rang, comme toujours, les femmes, les enfants, les fous, les faibles, les bronzés, tout ce qui fait honte à un monde plein de discours et à un écrivain qui n'en finit pas d'éprouver la sienne.

Libération

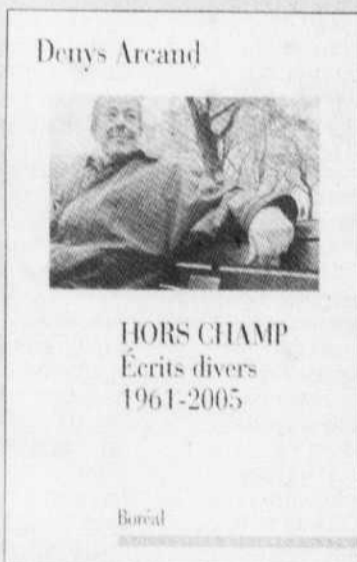
LES DÉPOSSÉDÉS

Robert McLiam Wilson
Photos de Donovan Wylie
Christian Bourgois
Paris, 2005, 348 pages

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

Une grande collection littéraire

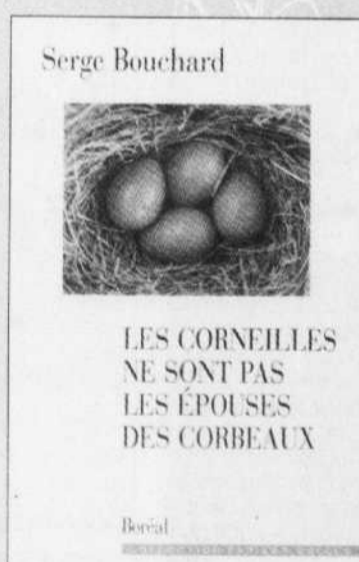
ARCAND



196 PAGES • 19,95 \$

Par-delà la variété des thèmes traités dans ces textes, il faut admirer la continuité de pensée, la sensibilité et le style d'un des plus grands cinéastes de sa génération.

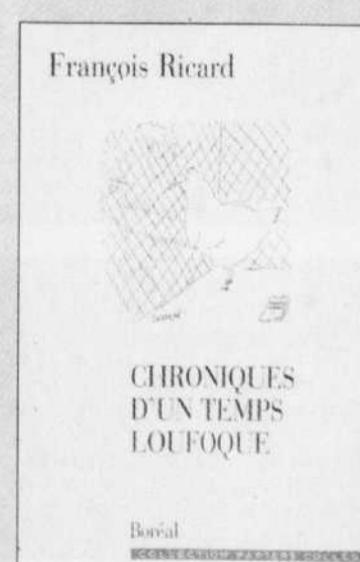
BOUCHARD



272 PAGES • 25,95 \$

Les épinettes noires ne sont pas des arbres de misère. Le monde dans lequel nous vivons n'est pas nécessairement le paradis. Tout, en dehors de Montréal, n'est pas forcément le désert...

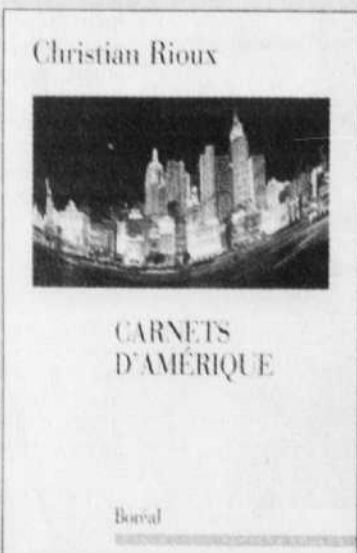
RICARD



184 PAGES • 19,95 \$

Véritables exercices d'improvisation, propices aux divagations et aux humeurs, les textes de François Ricard réunis ici sont pour lui une belle occasion de s'attaquer avec férocité et causticité à la splendide bêtise de l'époque actuelle.

RIOUX



208 PAGES • 22,95 \$

Nous invitant à ne pas céder aux préjugés faciles d'un certain anti-américanisme à la mode, Christian Rioux nous propose de mieux comprendre cet immense pays auquel notre destin est étroitement lié.



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

WOOLF



136 PAGES • 17,95 \$

Les dix essais regroupés ici, présentés pour la première fois en français, ont été écrits et publiés au milieu des années 1920, une époque charnière dans l'œuvre et dans la vie de Virginia Woolf.